



Brabant

JANVIER 1960 • N° 1 • MENSUEL

Le Brussels Rendez-vous 59 à Villers-la-Ville



Dans le cadre du Brussels Rendez-Vous 59, les hôtesse du Monde ont été conduites notamment aux ruines de l'Abbaye de Villers-la-Ville, où notre secrétaire permanent Maurice-Alfred Duwaerts, leur a donné les explications désirées.

(Photo Haine)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A. S. B. L.

RUE DU LOMBARD, 79-83
BRUXELLES • TEL. 12.89.01
COMPTE CHEQUE POSTAL 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Bruxelles, ma Ville,
par G. HEMELEERS
- La Bibliothèque du Musée de
l'Armée, par R. POREYE
- Coup d'œil sur les trois édifi-
ces voués au culte de sainte
Gertrude à Nivelles,
par A. MOTTART
- Poème : Prière pour une année
nouvelle, par J. DELMELLE
- Clair dimanche à Chaumont-
Gistoux, par L. GAUTHIER
- Oisquercq et son église,
par J. DELMELLE
- Jauche et Jauchette,
par E. POUMON
- L'église et le presbytère de
Bekkerzeel,
par V.-G. MARTINY
- Humbeek, par M. DESSART
- André Maes Bruxellanus,
par S. VERCRUYSSSE
- Midis du Tourisme,
par Y. BOYEN
- Nos mots croisés,
par P. LAURENT

Les textes publiés n'engagent que la
responsabilité de leurs auteurs.

Notre couverture :
GAMMERAGES — La Saint Paul
attire, chaque année, de nom-
breux touristes. (25 janvier)

(Photo de Sutter)

BIBLIOTHÈQUE PRINCIPALE
DU BRABANT
Editorial
Place Albert 1^{er}, 1
1400 NIVELLES
Tél. 067/22.77.88 - 22.41.48
067/22.95.91 (3 L.)

Brève rencontre

IL n'est pas trop tard, nous semble-t-il, pour encore parler de cette rencontre extraordinaire que fut le « BRUSSELS RENDEZ-VOUS 59 », imaginé et réalisé par le Centre d'Information de Bruxelles. Réunir durant cinq jours plus de cent cinquante hôtesses de trente-deux pays différents répartis sur tous les continents, voilà qui n'est certes pas classique. Aussi, faut-il, dès l'abord, féliciter chaleureusement et les protagonistes et les réalisateurs, notamment nos aimables hôtesses de Bruxelles et leurs anciennes compagnes de l'Expo qui reprirent l'uniforme pour la circonstance.

A notre avis, la démonstration a été faite qu'il y a, à Bruxelles, tout ce qu'il faut pour recevoir et que l'on peut faire appel à l'initiative aussi bien privée qu'officielle quand on a la volonté de réaliser une idée.

Pour sa part, la Fédération touristique du Brabant a soutenu bien volontiers cette entreprise valable du Centre d'Information de Bruxelles, comme elle soutiendra toujours chaque effort qu'elle considérera heureux.

Il est bien certain que ce fut une véritable révélation que le tour imaginé en Brabant, non seulement pour les hôtesses du monde entier mais même pour celles de Bruxelles. A commencer par la simple traversée du Bois de la Cambre et de la Forêt de Soignes à une époque de l'année où la forêt a pris ses tons or, si chauds à nos regards. La route provinciale 430 ensuite, qui fut une surprise pour tous, tant les sites qu'elle traverse offrent de contrastes; les ruines de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville enfin qui provoquèrent un sentiment général d'admiration. Remercions ici au passage les autorités du Touring Club de Belgique qui avaient bien voulu faire ouvrir les ruines à cette occasion. Sans nul doute, chacune des hôtesses du monde aura quitté ces lieux de recueillement avec nostalgie et il est bien certain que cette visite aux sources mêmes de notre culture sera pour elles un souvenir précieux de notre pays.

Que dire de la réception par les autorités de la Province à notre Ecole de tourisme et d'hôtellerie au C.E.R.I.A., sinon qu'elle fut parfaite et bénéfique. Et comment exprimer le cri d'admiration qui jaillit unanimement au détour d'un chemin du parc de Gaasbeek quand le château s'embrasa et brilla des mille feux de son remarquable éclairage.

« BRUSSELS RENDEZ-VOUS 59 » EN BRABANT : UN ECLATANT SUCCES.

M.-A. DUWAERTS.

Bruxelles, ma ville...

Il fut un temps — mais cela remonte loin dans le passé de notre capitale — où l'actuelle place du Grand Sablon était une vaste plaine marécageuse, entrecoupée de sable et de prairies. Jusqu'au XVIII^e siècle, elle servit de marché aux chevaux.



BRUXELLES — Le marché matinal aux légumes à la place du Sablon, vers 1900.

(Photo C.V.C. Brux.)

A une époque beaucoup plus proche de nous (vers 1900), elle était devenue un endroit animé, traversé par un tramway débonnaire à traction chevaline. Il s'y tenait alors un marché matinal aux légumes.

Sur ses quatre côtés étaient bâties des maisons pour la plupart fort intéressantes, des XVI^e, XVII^e

et XVIII^e siècles. Une partie d'entre elles, situées devant l'église, a été démolie il n'y a pas si longtemps. — Ce fut une erreur. — Elles contenaient des cheminées, des boiseries, des départs et rampes d'escaliers qui méritaient d'être conservés. Quant à leur aspect extérieur, des travaux

relativement minimes leur auraient rapidement rendu leurs visages d'autrefois. Hélas ! on ne les a pas assez défendues alors qu'elles faisaient partie, cependant, de notre patrimoine historique et artistique.

Cette place — l'une des plus jolies de Bruxelles — a heureusement trouvé, dans l'un de nos

plus grands antiquaires, un connaisseur raffiné.

Il y a quelques années il s'est rendu acquéreur d'un hôtel particulier, datant des années 1770 à 1780, situé au n° 5 de la place du Grand Sablon. Il a dû y entreprendre, avec une piété d'artiste

tant de l'architecture des immeubles environnant le Parc de Bruxelles.

Vous retrouverez cet hôtel de maître, sous un aspect légèrement différent, et sur la photo du début du siècle, à droite de la Fontaine de Miner-



BRUXELLES — Cet hôtel particulier, sis au n° 5 de la place du Sablon a été fort heureusement restauré.

(Photo Haine)

et des scrupules d'archéologue, des travaux considérables pour lui rendre son lustre d'antan.

Il n'a pas été possible de retrouver les noms du propriétaire et de l'architecte ayant construit cet immeuble. Mais, d'après le style, et en comparant cet hôtel à ceux de la place Royale et de la rue de la Loi, on peut l'attribuer à Balthazar Guimard, principal inspirateur et souvent exécu-

ve; et sur la photo récente où vous constaterez la remise en l'état primitif du bâtiment Louis XVI.

La grande façade vers la place représente deux étages d'appartements et un remarquable balcon Louis XVI ancien, placé récemment sur toute la largeur de la façade, c'est-à-dire vingt mètres, à motifs d'entrelacs avec grandes rosaces ornées. Des balconnets de mêmes motifs ont été



(Photo Haine)

BRUXELLES — N° 5, place du Sablon.
Le grand escalier d'époque...

... et la cour-jardin dont les murs sont tapissés de taques anciennes.

(Photoindus)



placés aux six fenêtres du deuxième étage. Toutes les fenêtres ont été regarnies de volets nécessaires à l'harmonie de l'immeuble. Le rez-de-chaussée a conservé sa grande porte cochère, encadrée de trois vitrines à gauche et de deux vitrines à droite, en style dorique. Le marteau de la porte dissimule un parlophone.

Un large vestibule permet d'accéder au hall intérieur où se trouve une partie capitale : le grand escalier d'époque. Celui-ci est entièrement en chêne peint, avec départ très caractéristique, limon en ruban Louis XVI, main-courante à double face en ruban et balustres entièrement sculptés. Les murs ont conservé leur décoration et le premier palier est orné de deux statues représentant Vesta et Minerve. Chacune des marches de l'escalier est si peu haute que les gravir ne nécessite aucun effort. Le dôme se termine par un lanterneau central qui donne une lumière tamisée sur ce bel ensemble aux trois tons d'origine : blanc cassé, ivoire, rose saumon.

Redescendant vers le rez-de-chaussée, on emprunte à nouveau le vestibule d'entrée mais, cette fois, vers la spacieuse cour-jardin dont les murs ont été tapissés de taques anciennes.

Elle a dû être fortement réduite, dans le passé, par la construction de l'École Dachsbeck et d'une série de maisons rue de la Paille. Je suppose, qu'anciennement, un mur bordait la rue de la Paille et se prolongeait jusqu'aux maisons de la rue de Ruysbroeck.

Dans ce complexe de constructions du XVIII^e français, se trouve englobée une ruelle — ou, plutôt, une venelle, comme on disait à l'époque — avec deux maisons à un étage dont la façade du XVII^e de l'une d'elles est en briques espagnoles et l'entourage des fenêtres en pierre de Gobertange. Elles ont été restaurées avec compétence.

Leur charme est d'autant plus agissant qu'elles sont précédées d'un jardinet de buis à la flamande. Contre les façades j'ai vu prospérer du thym et du cerfeuil. Deux marronniers abritent des générations d'oiseaux querelleurs. Dans le coin, un puits ancien en fer forgé (invisible sur la photo) contribue à la quiétude du lieu.

Mais il faudra que j'y revienne dans une prochaine chronique pour vous en décrire l'intérieur qui réserve d'heureuses surprises.

GENEVIEVE C. HEMELEERS.

La Bibliothèque du Musée de l'Armée

TOUT en disposant de modestes moyens, Louis Leconte, alors officier de l'Armée belge, fondait, voici près de cinquante ans, le Musée de l'Armée. Celui-ci constitue aujourd'hui un ensemble impressionnant digne de tous les éloges.

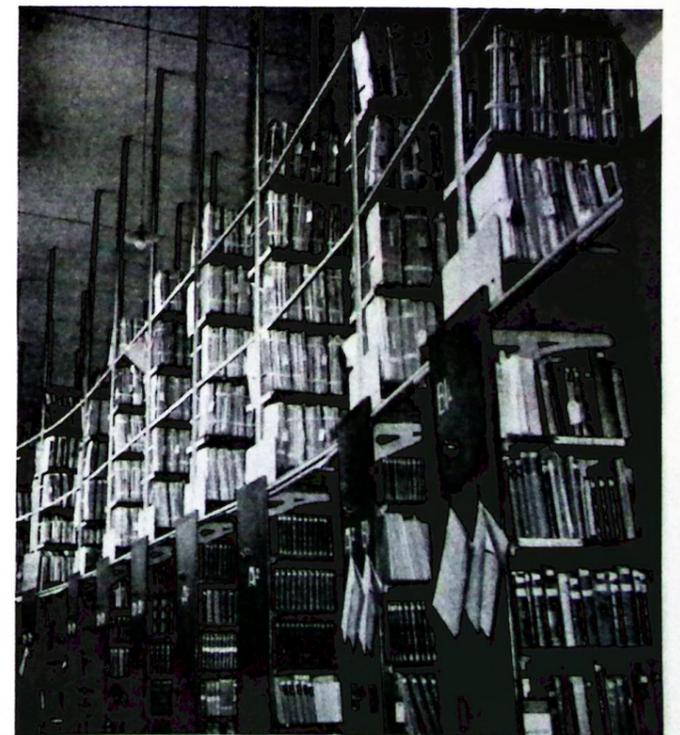
Cependant, ce Musée ne comporte pas seulement des vitrines excellemment fournies, des panoplies et des pièces d'armes. Il comprend aussi — toute proche — une vaste et riche bibliothèque dont l'embryon date des années 1910. Mise sur pied, en partie, grâce à des dons, elle renferme surtout des ouvrages qui embrassent le domaine militaire et historique de notre pays. Les archives surtout sont bien fournies : elle contiennent, par exemple, tout ce qui concerne notre situation militaire sous les périodes autrichienne, brabançonne, ainsi que celle de la Révolution de 1830. Il y a là, en outre, les dossiers personnels relatifs aux cinq mille premiers officiers du Royaume.

J'ai parlé de dons. Voici la bibliothèque Brouwet, dont le propriétaire était féru d'histoire napoléonienne : il céda à la bibliothèque du Musée de l'Armée 40.000 volumes se rapportant à la Révolution et à l'Empire, ainsi que de nombreux papiers concernant ces deux périodes. Ce « cadeau » s'élevait, lorsqu'il fut fait, à la jolie somme de 12.500.000 francs...

D'autres Fonds sont, ici, minutieusement classés, de réelle valeur. Le Fonds Jolly a été légué sous forme de dépôt; archives de famille qui s'étendent depuis la Révolution brabançonne jusqu'à la période contemporaine. On peut voir notamment dans ces pièces, un programme de Distribution des Prix, en Flandre, au temps de Vonck et de Van der Noot. Le Fonds Terlinden comporte surtout une importante correspondance des combattants de 1830. Quant au Fonds Colin, il se rapporte principalement aux musiques mili-

taires : mine pour les compositeurs musiciens de l'Armée belge. Enfin, le Fonds Leblanc a mis le Musée en possession de onze caisses d'eaux-fortes ayant trait à la guerre 1914-1918.

Il y a également ici des publications périodiques : presque toutes les revues belges et étrangères d'ordre militaire, ainsi que des dictionnaires biographiques et — évidemment — des journaux. On trouve entr'autres la collection complète



BRUXELLES — Musée Royal de l'Armée.
La bibliothèque et les archives.

(Photo de Sutter)



BRUXELLES — Musée Royal de l'Armée.
La salle de lecture de la bibliothèque...

...et le Cabinet des Estampes.

(Photos de Sutter)



double des exemplaires de journaux édités pendant les Cent-Jours, à la fois à Gand par Louis XVIII et à Paris par Napoléon ! Les collections de journaux foisonnent : quotidiens réguliers (si l'on peut dire), mais aussi « années » complètes de feuilles ayant paru en Belgique pendant les occupations allemandes.

L'estimation du nombre de volumes de la bibliothèque est assez malaisée. Celle-ci comporte huit kilomètres de rayons. Le budget est relativement peu élevé : cent mille francs, ce qui ne permet évidemment pas de faire des dépenses somptueuses...

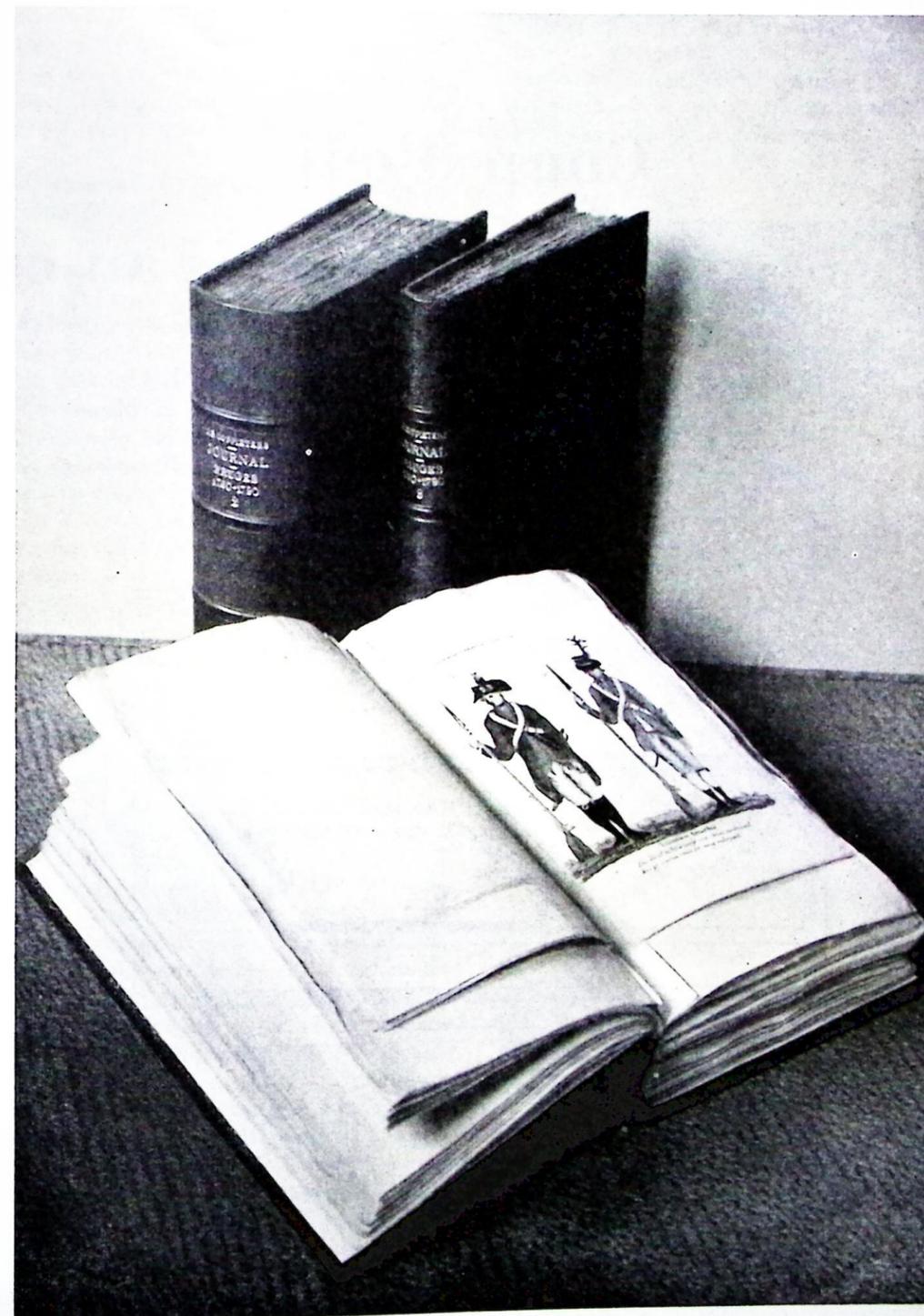
Contiguë à la bibliothèque, voici la salle de lecture, où sont reçus les visiteurs : historiens, artistes, chercheurs, officiers, étudiants d'université préparant une thèse ou mettant sur pied un travail consacré à l'une ou l'autre question militaire. Cette salle est gracieusement accessible tous les jours de la semaine, même le vendredi, jour où le Musée de l'Armée est fermé. Ici, s'étale un immense fichier. C'est le Fonds Eugène Colin, contenant plus d'un million de fiches généalogiques. Son auteur a passé une grande partie de sa vie à « ficher » tous les noms qu'il trouvait dans les pièces officielles, les manuscrits, les journaux. Chacune de ces fiches est munie, avec le nom, de l'indication de la source du document. Ainsi le chercheur est-il immédiatement orienté.

Au premier étage de la bibliothèque est installé le Cabinet des Estampes et des cartes géographiques : gravures, lithographies, photos militaires, affiches de guerre et aussi des milliers de cartes postales relatives aux deux dernières tourmentes. On trouve ici également, dans de larges armoires, des cartes géographiques de tous les pays du monde, mais surtout d'Autriche et d'Espagne au temps où ces nations occupaient la Belgique. Non loin, un manuscrit de grande valeur, à cause de sa rareté : le journal tenu quotidiennement, au point de vue militaire, par M. Coppieters, bourgeois de Bruges, durant l'occupation de cette ville par la France au début de la Révolution française.

Au second étage sont conservés — répertoriés sur fiches — tous les plans des fortifications belges depuis la période hollandaise jusqu'en 1900 ; environ vingt-huit mille photos de la guerre 1914-1918, provenant du Service photographique de l'Armée et sept mille photos concernant l'effort belge en Angleterre durant les années 1940-1945.

On se rend compte, par ce qui précède, des services que la Bibliothèque du Musée de l'Armée peut rendre aux intellectuels. On mesure aussi sa diversité et sa grande richesse. Un monument durable a été élevé ici par les soins persévérants et intelligents de M. Louis Leconte, aujourd'hui Conservateur honoraire du Musée de l'Armée.

RAYMOND POREYE.

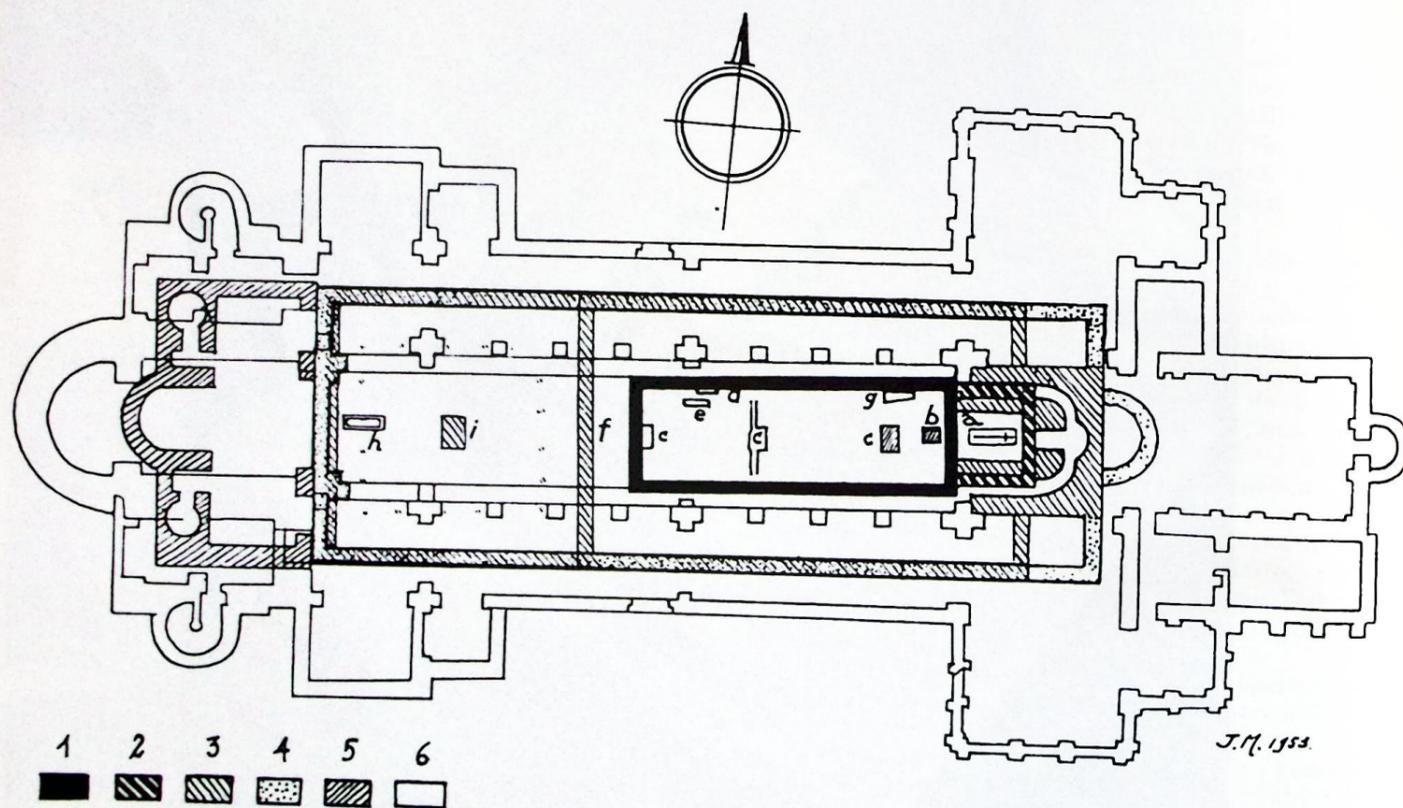


BRUXELLES — Musée Royal de l'Armée. — Cabinet des Estampes.
Manuscrits rares et de très grande valeur, dûs à M. Coppieters, de Bruges.

(Photo de Sutter)

En marge des grandes fêtes de Nivelles :

Coup d'œil sur les trois édifices voués au culte de sainte Gertrude



NIVELLES — Plan des fouilles, faites par MM. J. Breuer et J. Mertens. — Service des fouilles. Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles. — 1. Première église Saint-Pierre. — 2. Chapelle funéraire de sainte Gertrude, annexée à 1. — 3. Chapelle funéraire de sainte Gertrude (2^e stade) et première église carolingienne. — 4. Église carolingienne agrandie. — 5. Premier avant-corps carolingien. — 6. Église actuelle. — a) Tombeau de sainte Gertrude. — b) Autel mérovingien. — c, c, c) — g) Sarcophage monolithe en pierre blanche. — h) Sarcophage en grès rouge. — i) Base antérieure à la seconde église carolingienne.

LES grandes fêtes de Nivelles qui viennent de marquer le treizième centenaire de la mort de sainte Gertrude, ont attiré l'attention de la Belgique et des pays voisins sur ce site plus que millénaire qui fut, pendant le moyen âge, l'un des foyers les plus brillants de la spiritualité chrétienne.

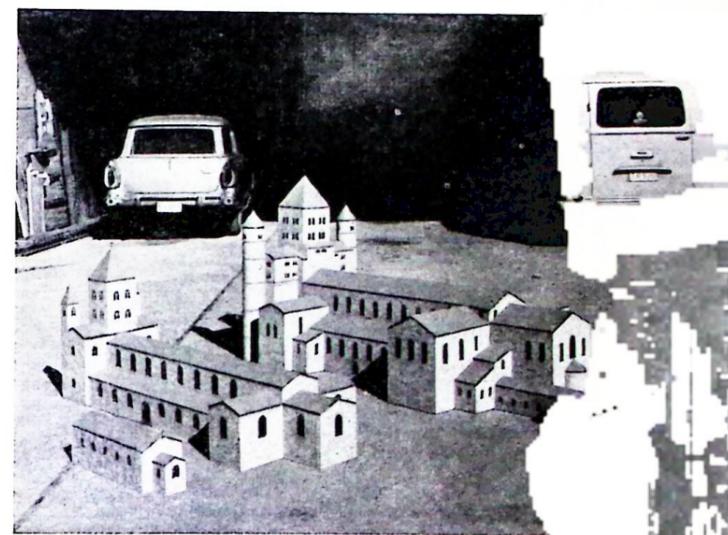
Indépendamment de son rôle religieux, l'antique abbaye de Nivelles — supprimée en 1798 — constitue un centre d'intérêt vraiment majeur pour les archéologues et les amateurs d'histoire de l'art.

Tout le monde sait que la collégiale actuelle est l'une des trois grandes églises romanes qui subsistent en Belgique. On se souvient également qu'au lendemain du terrible bombardement de 1940, les Professeurs Breuer et Mertens y ont fait des fouilles sensationnelles. Ces archéologues éminents ont successivement mis au jour les vestiges imposants de deux édifices superposés — d'abord une grande basilique carolingienne, puis un oratoire mérovingien — situés respectivement à 1,50 m et 2,20 m environ sous le pavement de la nef romane. Ces deux édifices criblés d'alvéoles funéraires nous ont ainsi révélé bien des secrets et notamment ce qu'ils cachaient de plus émouvant : le tombeau de sainte Gertrude.

Ne convenait-il pas de profiter des fêtes du 13 septembre, qui devaient attirer à Nivelles un grand concours de monde, pour mettre en valeur toute la signification archéologique et artistique de ces trois édifices qui se sont superposés à l'emplacement où sainte Gertrude avait été inhumée ? C'est pourquoi le Comité organisateur des fêtes avait décidé de faire figurer dans le cortège historique différentes maquettes évoquant la silhouette des trois édifices auxquels la piété de nos ancêtres avait demandé de chanter la gloire de sainte Gertrude. Et, comme leur ferveur allait croissant, leur activité architecturale, obéissant au même rythme, reconstruisit l'église sur un plan de plus en plus vaste. On peut se rendre compte de cette évolution en jetant un coup d'œil sur la photo qui nous montre, juxtaposées, de gauche à droite, la petite chapelle mérovingienne, la grande basilique carolingienne et la monumentale collégiale romane.

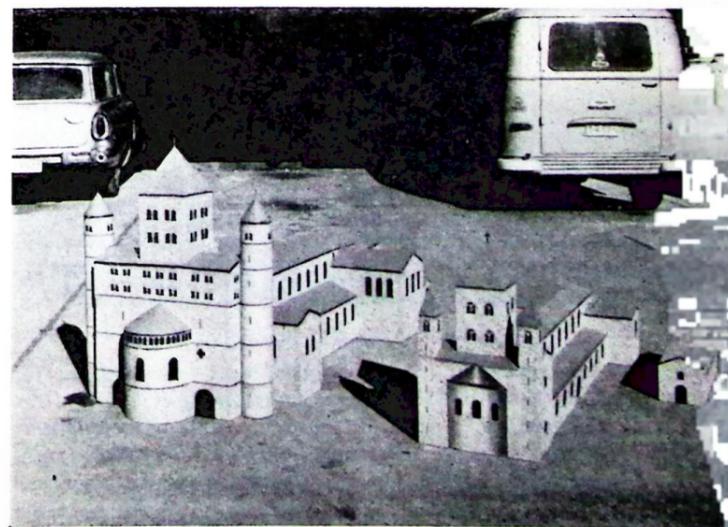
La petite maquette représente l'église mérovingienne : dans les dernières décennies du VII^e siècle, la troisième abbesse Agnès fit bâtir une église en pierre pour remplacer l'oratoire primitif — construit probablement en bois — où la sainte avait été inhumée. Ce n'était au début qu'un édifice mononef, sans chœur, ni clocher. Mais

bientôt, on lui annexa, vers l'est, un petit chœur à peu près carré (4 m environ), destiné à accueillir et à mettre en valeur le tombeau de sainte Gertrude (un dispositif analogue a été retrouvé à Paderborn et, plus près de nous, à Leefdaal). On a retrouvé le mur d'enceinte — mur en éléva-



NIVELLES — Maquettes représentant la silhouette des trois édifices qui furent successivement érigés en l'honneur de la patronne de Nivelles : église mérovingienne du VII^e siècle ; basilique carolingienne des IX^e et X^e siècles et, enfin, l'église romane des XI^e-XII^e siècles.

(Photos A. Mottart)



tion — sur une hauteur variant entre 0,50 m et 1 mètre.

Le site des fouilles a été aménagé de manière à permettre aux visiteurs de contourner ce mur d'enceinte. Dans l'aire qu'il délimite, on peut admirer le pavement en béton de technique romaine et de couleur rosâtre (à cause de la présence de briques pilées), de nombreux caveaux maçonnés, un autel carré et le tombeau de sainte Gertrude.

Le culte de la première abbesse attirant des

pèlerins de plus en plus nombreux, la chapelle construite par Agnès fut jugée trop petite et fut démolie pour être remplacée par un édifice beaucoup plus vaste.

La deuxième maquette représente cette église carolingienne, de type basilical celle-ci. On y voit deux parties nettement distinctes : la longue basilique bâtie au IX^e siècle, mais en plusieurs campagnes de construction et l'avant-corps occidental érigé au X^e siècle.

La basilique comportait certainement une longue nef flanquée de bas-côtés. On en a retrouvé des éléments substantiels, notamment les gros murs de fondation supportant les piliers de la nef et le mausolée de sainte Gertrude qui avait été surélevé de manière à suivre l'évolution de la construction. Ce mausolée fut enveloppé d'une crypte annulaire, avec abside trilobée intérieurement. On y accédait par deux couloirs latéraux nord et sud, probablement voûtés en berceau, selon un dispositif qui existait à Seligenstadt et que nous pouvons encore admirer à Werden-Essen.

C'est également à cet édifice carolingien que se rattachent l'aire en béton supérieure, trois autels alignés dans l'axe de la nef et de nombreuses tombes dont l'une contient le squelette d'Hilmltrude (épouse de Charlemagne ?) et une autre les ossements d'Ermentrude, petite-fille d'Hugues Capet.

L'église carolingienne possédait vraisemblablement un transept et un chœur oriental, tous deux à chevet plat; nous disons « vraisemblablement » : en effet, on n'a pas fouillé, à leur emplacement présumé, le sol de la collégiale, pour la bonne raison qu'on n'y aurait probablement rien retrouvé des substructions carolingiennes. D'une part, le sous-sol du transept roman a été complètement bouleversé par la construction de multiples caveaux; d'autre part, le creusement de la crypte romane, à un niveau plus profond que celui du chœur carolingien, a fait disparaître tous les vestiges de ce sanctuaire. Toutefois, la comparaison avec les basiliques carolingiennes parvenues jusqu'à nous — par exemple celles de Steinbach et de Seligenstadt bâties par Eginhard — permettent de supposer que l'église carolingienne de Nivelles devait être enrichie d'un transept et d'un chœur oriental.

Dans le courant du X^e siècle, on planta devant la basilique carolingienne un avant-corps occidental, puissant massif rectangulaire destiné surtout à accueillir un second chœur. Les fouilles ont retrouvé les fondations de ce « Westbau » primitif. Il comportait, comme noyau central, un sanctuaire

de plan rectangulaire qui s'ouvrait par des arcades décorées de colonnettes, sur la nef, sur une abside occidentale et sur deux bas-côtés. Il était couronné d'une grosse tour dont le mur oriental fut incorporé à l'avant-corps roman, érigé au XII^e siècle (ce précieux témoin de la tour carolingienne est encore visible au-dessus du toit de la nef romane). Aux angles nord-ouest et sud-ouest, deux tourelles d'escalier, bâties sur plan carré, donnaient accès à l'étage où se trouvaient vraisemblablement des tribunes donnant sur le chœur. Dépourvu de tout accès extérieur, ce massif occidental devait, hormis son abside, présenter une silhouette fort semblable à celle de l'avant-corps de Corvey sur la Weser.

La basilique carolingienne, qui était munie d'une couverture en bois au même titre que la chapelle mérovingienne, fut ravagée par un grand incendie au début du XI^e siècle. Toutefois l'avant-corps semble avoir résisté aux flammes et il se maintint jusqu'au XII^e siècle.

La troisième maquette représente la collégiale romane, telle qu'elle se présentait à la fin du XII^e siècle.

On sait que la nouvelle collégiale s'éleva en deux campagnes de construction : la basilique fut construite pendant la première moitié du XI^e siècle et solennellement consacrée en 1046; quant à l'avant-corps, il fut érigé pendant la seconde moitié du XII^e siècle à l'emplacement de l'avant-corps carolingien.

Chef-d'œuvre de l'architecture mosane du XI^e siècle, la basilique étend tout en longueur le jeu de ses différents volumes. Sa longue nef est enserrée entre deux transepts de dimensions inégales sur lesquels viennent se greffer quatre chapelles orientées. Le complexe oriental est particulièrement imposant. Jusqu'au XVIII^e siècle le chœur, prolongé par une absidiole, était entouré par les « alloirs » : ensemble de trois galeries disposées en forme de T autour du sanctuaire et d'une petite cour intérieure. Jusqu'à présent on n'a pas — hélas ! — rétabli ces « alloirs » qui préparaient si heureusement le jeu de volumes du complexe oriental.

À l'heure actuelle, la restauration de la basilique romane est à peu près terminée, si bien que l'impression de grandeur monumentale est rendue intégralement, tant à l'extérieur — où les vieilles maisons ont disparu — qu'à l'intérieur où l'édifice a été libéré d'interpolations malencontreuses.

L'avant-corps roman érigé pendant la seconde moitié du XII^e siècle présente pour l'histoire de l'art un intérêt de loin supérieur à celui de la

basilique. Malheureusement, il se trouve dans un état lamentable — qui n'a fait que s'aggraver depuis le bombardement de 1940 — et doit faire l'objet de la dernière phase des travaux de restauration.

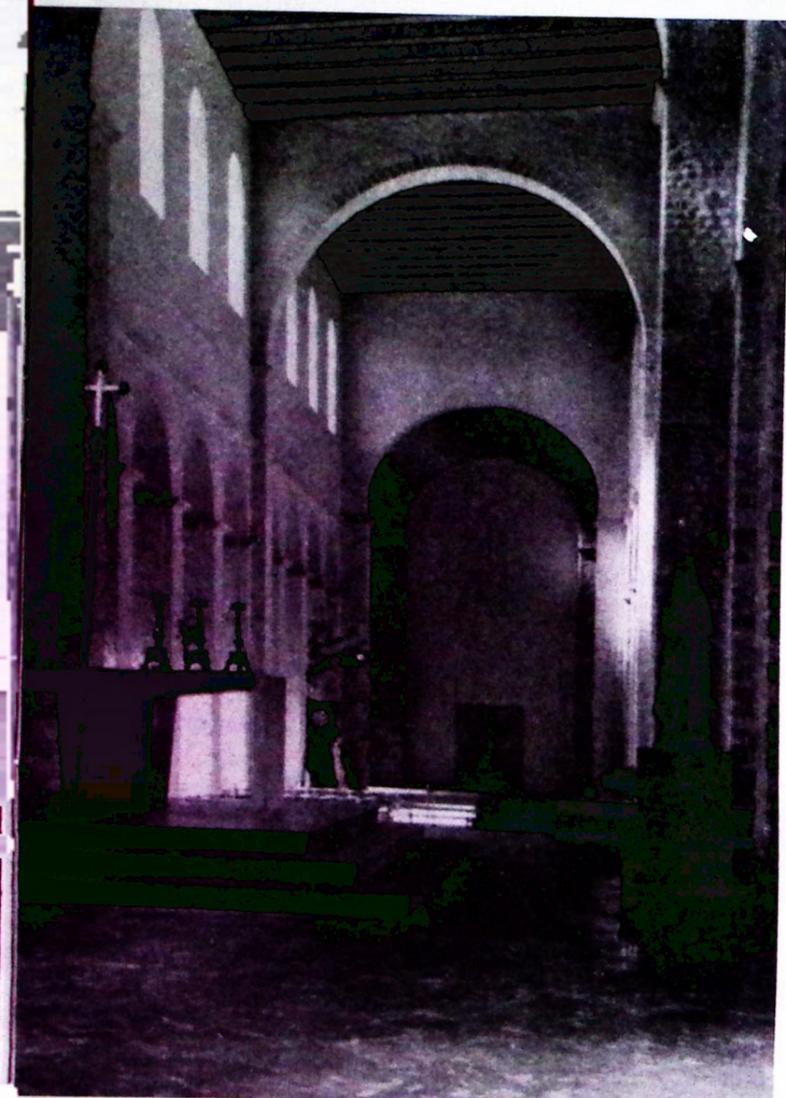
À la différence de la basilique, constituée par la simple juxtaposition de volumes cubiques — ne fait-elle pas penser à un jeu de construction ? — l'avant-corps est un édifice d'une structure assez compliquée. Mais cette structure complexe est enveloppée sous des volumes fort simples. En effet, il ne comportait extérieurement — du moins à l'origine — que cinq masses géométriques. Toutes étaient clairement distinctes, non seulement par leur forme, mais encore par le but auquel elles répondaient : une masse quadrangulaire, espèce de coffre monumental, abritant le chœur occidental — noyau de l'édifice —, deux porches imposants — « Propylées » de la collégiale — et de nombreuses salles voûtées (notamment la salle haute du 3^e étage, aux dimensions impressionnantes : 24 m de long sur 8 m de large) : deux tourelles cylindriques dont les escaliers donnent accès aux différents étages : une abside semi-circulaire dessinant le chevet du chœur occidental et un clocher carré implanté en retrait et jaillissant du massif oblong.

Deux transformations radicales sont venues altérer l'aspect de la construction. À la fin du moyen âge, probablement dans le courant du XIV^e siècle, on démolit en grande partie la tour romane pour lui substituer une volumineuse superstructure gothique en calcaire bleu, se dressant dans le plan de la façade : comme on peut le constater d'emblée, elle est venue détruire, par sa monumentalité, les harmonieuses proportions de l'avant-corps roman.

La seconde transformation importante fut effectuée au début du XVII^e siècle : en 1619, le chapitre ordonna la démolition de l'abside.

Ainsi donc, toutes les lignes de la façade occidentale du « Westbau » furent ramenées dans un seul et même plan vertical : auparavant, l'abside en saillie et la tour romane en retrait se contre-balançaient de part et d'autre du massif quadrangulaire (lui-même flanqué par les tourelles d'escalier) : abside et clocher conféraient ainsi à la composition occidentale une vie plastique, qui se traduisait par un balancement harmonieux de masses puissamment, mais clairement et sobrement définies.

Les architectes chargés de la restauration se trouvent devant une tâche incontestablement lourde et complexe, mais infiniment méritoire, car il



NIVELLES — Collégiale Sainte-Gertrude.
Vue prise du chœur oriental vers l'ouest. Dans le fond se dresse la cloison provisoire qui disparaîtra le jour où seront restaurés le chœur occidental et l'abside occidentale appelés à jouer un rôle essentiel dans le jeu des perspectives intérieures.

(Photo Professeur E. Dussart - Nivelles)

Clair dimanche à Chaumont-Gistoux

DING ! DON ! A toutes volées les cloches carillonnent.

Un chaud soleil, tout neuf, monte solennellement dans le ciel.

De petits nuages lui font escorte, endimanchés, légers.

Elle s'amuse à défriser les herbes, où fleurit bon le serpolet.

Un merle jaseur met le point sur l'i d'un grand frêne. Il siffle, il appelle et d'autres merles lui font écho...

Dans le sous-bois proche une frénésie éclate. Une secouée de plumes souligne des essais de prélude.

La grande route toute blanche ondule et s'en va encadrée d'un vert cru.

Elle se perd dans les plaines, se ramifie et

porte à tous le bonheur qui passe, le grand bonheur qui emplit l'air venant on ne sait d'où.

Des gamins crient au fond des sentiers.

Des autos filent en bousculade, vite, très vite, pleines de désirs et de jeunesse.

Et dans chacune, des toilettes claires, de frais minois ourlés d'extase.

Synthèse de vie !

Vision de rêve !

Les autobus se succèdent dans un vrombissement tapageur. C'est l'échappée vers la lumière.

Et voici qu'au loin roule l'allégresse hallucinée des cloches.

De Gembloux, de Perwez, de Wavre, les vagues arrivent. Elles déferlent serrées et nos Ardennes brabançonnnes tressaillent.

Dans les clairières, c'est une féerie.

Le soleil se brise en fusée et les oiseaux chantent, soûls de clarté.

Chaumont-Gistoux ritile comme un joyau. Derrière les collines et les rideaux d'arbres, c'est une débauche de merveilles.

Les hôtels ont la fraîcheur des apparitions : on dirait qu'ils ont poussé cette nuit.

Ils font signe, ils attendent. Les vieilles caves attendent.

Mais chut ! Comme les vieilles filles, elles ont leur pudeur, leur secret.

**

O mon vieux village !

J'aime tant tes maisons grises qui regardent l'église.

Par les soirs inspirés j'écoute tes voix. Elles rôdent par les vergers, par les routes qui font dans la nuit des croix.

J'aime tes fermes crépies de chaume, fermes ancestrales dont la loi sainte est la loi du travail.

Et ta vieille chapelle !

Chapelle sans croix, sans clocher, sans vitraux.

Au nuage qui passe,

A l'espace,

Elle redit sa solitude.

*Je voudrais que le paysan, arrêté dans sa course,
Entende sourdre encore, comme une source*

Le chant sacré, l'hymne de joie

Dans la lumière qui flamboie

Il suffirait d'une harpe émerveillée

Pour rappeler ses anciennes splendeurs,

Pour reprendre les cœurs

Et renouer son rêve à d'autres destinées.

**

Oui, les cloches ont sonné.

Clochettes des fleurs gonflées de sève.

Clochettes des cœurs dont les corsages disent les remous.

Toutes, elles ont vibré et carillonné.

Et toutes elles ont dit que notre vieille terre romane attendait.

Chaque année, les rites sacrés ont voulu que ses admirateurs pèlerinent vers Elle.

Celui qui y vient y revient.

Que la nuit s'éveille ou qu'elle ploie sous ses splendeurs, la séduction reste la même.

Eden caché, redis à tous qu'une seule vision de toi est un piège, le plus beau, le plus grisant, et qu'on souhaiterait tous être pris à ce piège.

L. GAUTHIER.



GISTOUX — Le clocher de l'église domine ce magnifique panorama. (Photo Ooms)



CHAUMONT — Les bois vous invitent à de merveilleuses promenades. (Photo Ooms)

OISQUERCQ ET SON EGLISE

IL est un coin du Roman Pays de Brabant que l'on ne connaît pas suffisamment, bien qu'il offre des paysages admirables. Il tient à la frontière de la province de Hainaut, est formé par les vallées du Hain, de la Sennette et de la Senne, fait se succéder bois touffus et bosquets de bouleaux, vallons verdoyants où l'on cueille — au printemps — la marguerite et le coquelicot, sablières désertées, collines herbeuses, mares bordées de saules, pittoresques hameaux et villages tranquilles.

L'un de ces petits villages (il ne compte guère que 750 habitants) est Oisquercq. Située à proximité du centre de la ligne Tubize-Ittre, cette

localité du canton de Nivelles s'inscrit dans un paysage modérément agreste. Le canal de Charleroi la longe avec ses gros chalands couleur de goudron et ses péniches, aux doux ronflements de moteur, glissant sur son eau profonde. Sur le flanc opposé au sillon creusé par le canal et de la vallée de la Sennette grandit la masse vert-foncé du bois d'Apechau devant laquelle s'éparpillent quelques fermes. Des fermes sympathiques, allongées, auxquelles on accède par un chemin de terre creusé de profondes ornières parallèles. Un arbre, parfois deux, ombrage une vieille petite chapelle comme celle qui, entre Oisquercq et Virginal, à un coude du chemin qui monte vers cette dernière agglomération, est dédiée à saint Quirin. Son édification remonte à 1722.

Oisquercq propose, au touriste, des sites reposants ainsi que quelques monuments dignes d'attention : ferme de style espagnol, moulin hydraulique, chapelle Saint-Roch et, surtout, son église dont le clocher s'élève, depuis le VII^e siècle, affirme-t-on, dans le ciel brabançon.

« *Ma belle petite église* » dit, avec un sourire attendri, l'abbé

OISQUERCQ — Un arbre, parfois deux, ombrage une vieille petite chapelle comme celle-ci qui date de 1722 et est dédiée à saint Quirin.

(Photo de Sutter)

OISQUERCQ.

L'église Saint-Martin.

(Photo de Sutter)

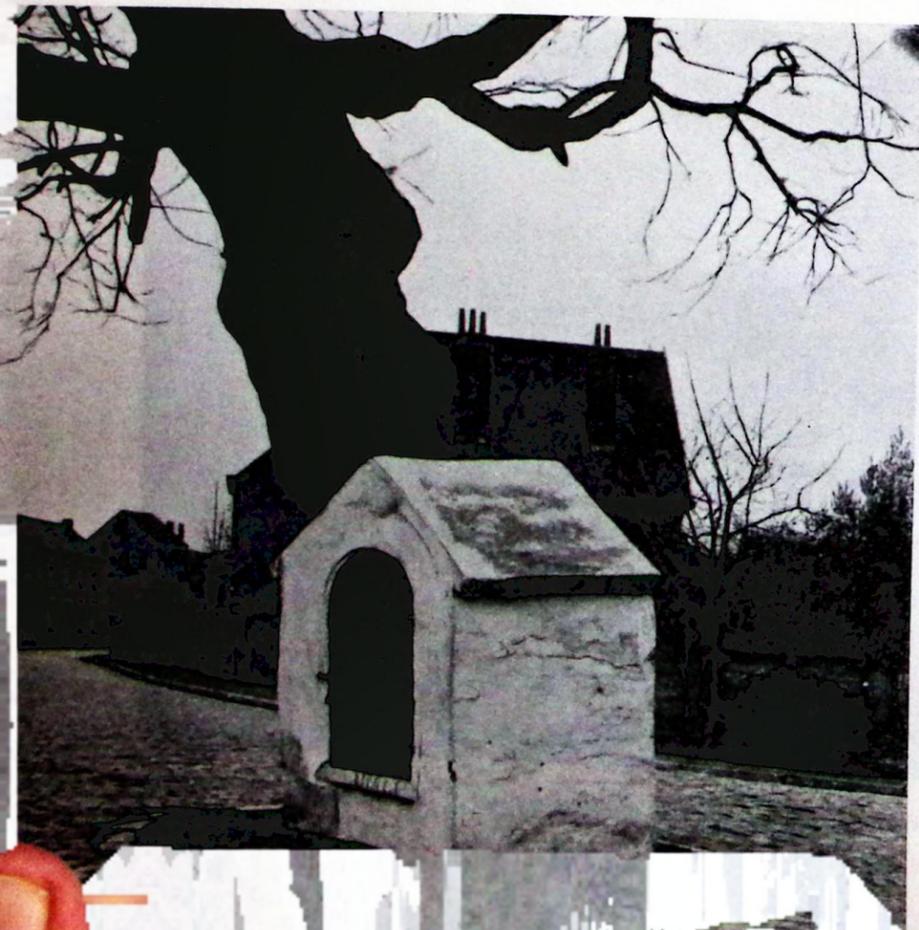
P. Dussart, curé d'Oisquercq. Il a raison de parler de la sorte. Exigu, ne pouvant guère contenir plus d'une centaine de personnes, marqué par le temps, ce sanctuaire est vraiment digne de l'affection que lui porte l'abbé Dussart.

L'église d'Oisquercq aurait donc été édifée au VII^e siècle mais, sur le linteau d'une porte, à gauche, dans le chœur, nous lisons la date de 1652. Un autre millésime : 1774, se remarque également. Qu'est-ce à dire sinon que l'édifice a subi des modifications, des agrandissements ou des restaurations à différentes époques. Quoi qu'il en soit, ce sanctuaire de style gothique est des plus intéressants. Humble, recueilli, il possède un mobilier important non par le nombre mais par la valeur, ainsi que quelques œuvres d'art méritant une particulière attention.

On remarquera, en particulier, le beau vitrail éclairant le chœur et situé à gauche quand on fait face à l'autel. Il date du XVI^e siècle. L'église possède, outre quelques tableaux dignes d'intérêt, une statuette en bois de saint Jean, œuvre toute de finesse

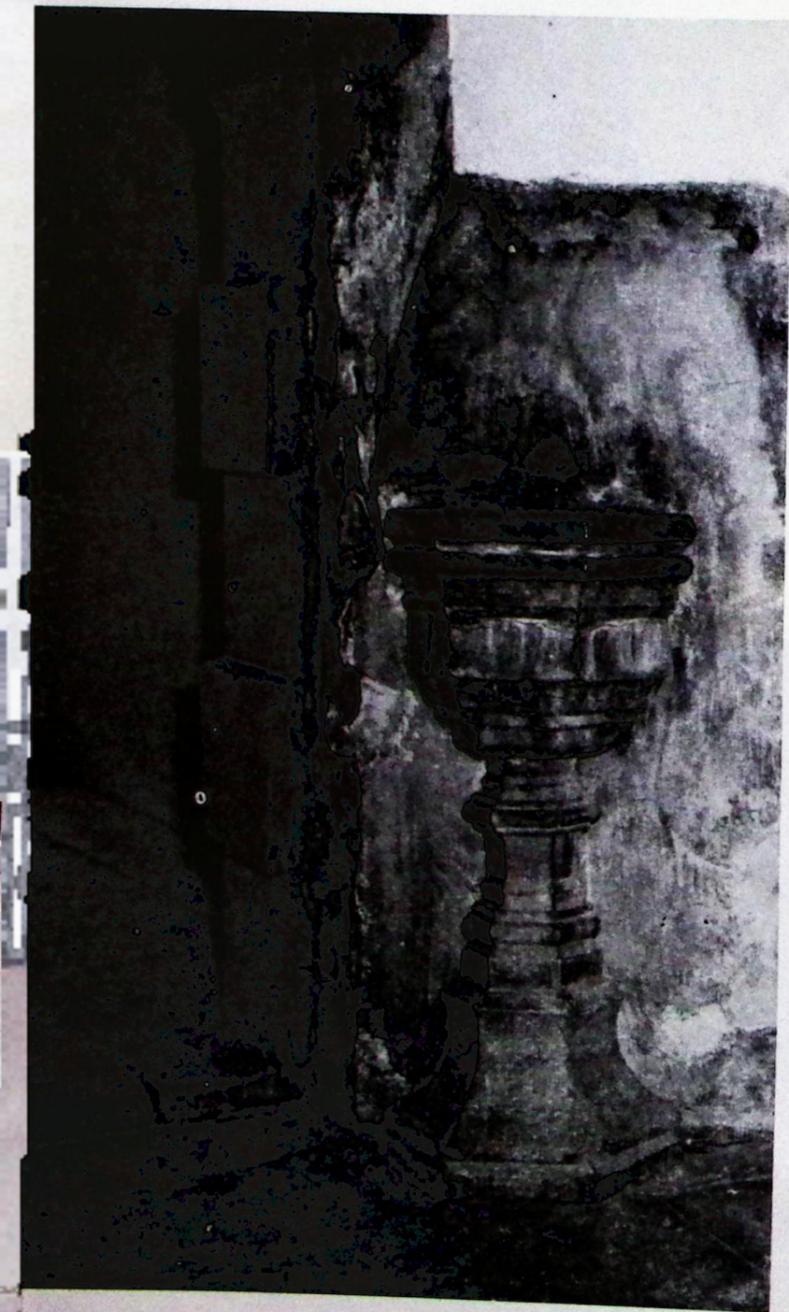
OISQUERCQ — Eglise Saint-Martin : Le linteau de cette porte est gravé au millésime 1652.

(Photo de Sutter)



exécutée au XVII^e siècle, ainsi qu'une chaire de vérité sur piédestal, en bois, remontant à la même époque. Il faut voir également le jubé auquel on accède par un étroit escalier tournant.

L'église d'Oisquercq est riche en pierres tom-



OISQUERCQ — Eglise Saint-Martin : Un vieux bénitier.

(Photo de Sutter)

bales. La plus admirable de celles-ci se trouve adossée au mur du transept droit, transept dont les dimensions sont celles d'une alcôve. Cette dalle a malheureusement été mutilée lors de la Révolution française. Elle date du XVI^e siècle et représente, étendus côte à côte, le sire Englebert d'Ailly et son épouse Jeanne de Luxembourg.

Avec celle que l'on peut voir dans l'église de Steenkerke, cette pierre tombale est assurément l'une des plus remarquables qui puissent retenir le visiteur de cette région de notre Brabant.

D'autres dalles funéraires, pavant la nef devant le chœur ou encastrées dans le mur de l'alvéole que forme le transept gauche, attirent également le regard de l'amateur de tout ce qui témoigne pour le passé. Il convient d'accorder une mention spéciale à celle, exécutée d'un ciseau adroit, de Paul Compas, capitaine de cavalerie, décédé en 1681. Une autre, d'un travail non moins habile, nous montre Nicolas Hasnon, Docteur en Théologie, curé de la paroisse, mort en 1674.

On pourrait parler beaucoup plus longuement que nous venons de le faire de la petite église d'Oisquercq et des trésors qu'elle renferme, mais notre dessein, cette fois, n'a été que d'attirer l'attention du lecteur brabançon sur l'un des coins et sur l'un des monuments les plus attrayants de la province.

Cette visite à Oisquercq, ainsi que nous l'avons fait entendre au début de cet article, peut être incluse dans un itinéraire couvrant une partie de la région s'étendant de Tubize à Ittre et Nivelles ou Braine-le-Comte.

Les sites pittoresques, les panoramas d'une ample beauté, les maisons archaïques, les vieilles fermes composant avec les prés et les bouquets d'arbres qui les entourent de magnifiques

tableaux, les églises et les rustiques chapelles priant au bord des chemins, se tortillant comme du chanvre à travers les champs de glaise épaisse, les ruisseaux aventureux et les scintillants plans d'eau du canal de Charleroi, sont tant de joies pour l'œil qui sait regarder. Aux environs, il y a Tubize avec son bel hôtel de ville et sa superbe église devant laquelle on passe trop souvent sans s'arrêter. Il y a Virginal avec son église obscure au chœur polichromé, à la belle chaire de vérité et saint Pierre agenouillé soutenant la tribune, et son chemin de croix moderne, aux couleurs criardes.



OISQUERCQ — Eglise Saint-Martin : Pierre tombale de Nicolas Hasnon, Docteur en théologie, curé de la paroisse et doyen de la chrétienté de Nivelles, mort en 1674.

(Photo de Sutter)

Il y a Hasquimpont et son antique tour fortifiée, Ittre avec son Ry Ternel, son église gothique, ses vallonnements et son château de Gérardon. Puis il y a le Bois des Rocs, sur Fauquez où, sur la hauteur, en face des Verreries et de l'autre côté du canal, une chapelle apparemment banale mais dont l'intérieur, tapissé de carreaux de marbrite, est une surprenante découverte.

Voici que nous avons franchi la frontière du Hainaut. Nous sommes sur le territoire de Ronquières dont le relief accidenté prolonge les « petites Ardennes » que nous venons rapidement de parcourir...

J. DELMELLE.

Vieux villages du roman païs :

Jauche et Jauchelette

LA région de Jodoigne mériterait de recevoir davantage votre visite quelle que soit la forme de tourisme qui a votre préférence. C'est pourquoi, nous nous proposons de vous présenter quelques vieux villages de cette région riche en paysages attrayants et en monuments divers dignes d'intérêt.

Le point de départ de nos pérégrinations sera tout naturellement Jodoigne qui ne manque ni de charme ni d'intérêt. Elle possède, d'ailleurs, plusieurs monuments susceptibles de retenir toute votre attention. Son hôtel de ville remonte à 1733.

Son château, dit de la Comté. Le château de la Comté ou château Pastur est une construction de style classique bâtie sur un monticule rocheux. Il est surmonté d'un fronton triangulaire et encadré par deux tours carrées. Une remise porte le millésime 1730, date de la construction du château. L'église Saint-Médard offre non seulement un chœur gothique et des absides romano-ogivales remarquables mais encore un excellent mobilier et un trésor dont la pièce la plus insigne est une châsse renfermant les restes du saint patron (1660). L'église du marché, dédiée à saint Lambert attire tous les regards par son clocher curieusement tordu. Il abrite un beau mausolée de la maison de Glymes.

Des vieilles maisons en pierre de Gobertange qui entourent la place de Jodoigne-Souveraine on remarquera surtout la cure qui est une construction gothique transformée en 1733. Le château de Jodoigne-Souveraine est une demeure accueillante remontant à 1764.

Dongelberg est fière de son pittoresque château et Orp-le-Grand de son église romane, l'une des plus remarquables du Brabant. Les églises de Piétrain, d'Huppaye, d'Autre-Eglise, remontent au XVIII^e siècle et sont intéressantes à des titres divers. L'église de Jandrain possède une jolie abside gothique, un vaisseau remontant à 1760 et une puissante tour de façade d'époque romane que l'on peut rapprocher de celles de Marilles et de Folx-les-Caves, commune célèbre par ses champignonnières établies dans des galeries s'étendant sur plus de 1 kilomètre carré. Le vaisseau de Folx, soutenu par six colonnes monolithes fut bâti par les moines de Villers en 1777. Nous sommes, d'ailleurs, ici au point de jonction de trois provinces : Liège, Namur et Brabant.

Les presbytères de Bomal, de Jandrain, de Jandrenouille, de Jauche et les maisons à colombages d'Enines, sont d'intéressants spécimens de l'architecture civile régionale. Les témoignages antiques sont nombreux dans cette région que traverse la chaussée Brunehaut. Le cimetière mérovingien de Folx, découvert en 1955, ne comprenait pas moins de trente tombes pourvues d'un riche mobilier.

Une abbaye docte et fervente...

Jauchelette, outre une église remontant à 1220 mais restaurée en 1823 et 1926, nous offre, posés dans une boucle de la grande Gette, d'importants vestiges d'un moulin de cisterciennes. Une abbesse de Nivelles du nom d'Héluide, l'avait fondé en 1216 avec l'appui de son père Gérard, un sire de Jauche, qui s'était croisé. Il était le fils de Regnier de Jauche et d'Ide de Mons.

Le lieu choisi, La Ramée, *locus in sylvae secreto sacres usibus conveniente*, écrit Grammaye dans son « Nivella », donna son nom à l'abbaye. Le monastère fut très docte, puisqu'un scriptorium y fonctionna pendant un certain temps. Une école fonctionnait déjà ici en 1532. La ferveur y fut grande aussi. Les deux bienheureuses Ide, celle de Léau et celle de Nivelles, y vécurent. La vie de cette dernière nous est bien connue par deux manuscrits du XIII^e siècle conservés à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Les sires de Jauche se firent les avoués de La Ramée et y établirent leurs sépultures. Les bâtiments furent vendus comme bien national le 12 avril 1799.

Le quartier abbatial bâti par l'abbesse Séraphine Wouters en 1775 est incorporé dans le couvent des Sœurs de Sacré Cœur établies ici en 1909. La ferme monastique, l'une des plus importantes du Roman païs, mérite une visite détaillée. Les bâtiments où s'allient fort heureusement la brique et la pierre de taille, sont disposés autour d'un quadrilatère. Une tour ronde coiffée d'un dôme surmonté d'une lanterne occupe l'un des angles. La grange et sa vaste charpente retiennent tout particulièrement l'attention.

Le maître autel de l'ancienne abbatiale est actuellement celui de la cathédrale de Namur. De style renaissance il est en marbre de Saint-Remy, rehaussé de noir et blanc.

L'église Sainte-Gertrude du village de Jauchelette, modeste sans doute, abrite néanmoins des œuvres d'art fort intéressantes. Ce sont d'abord de beaux ornements liturgiques du XVII^e siècle et des canons d'autel imprimés par Plantin. Ensuite une chaire de vérité pré-baroque (XVII^e s.), un tableau représentant sainte Barbe et de nombreuses orfèvreries anciennes.

De nobles sires...

Les de Jauche surent habilement exploiter la situation très particulière de leur domaine sis aux confins du duché de Brabant, du comté de Namur et de la Principauté de Liège. Ils se montrèrent fort peu dociles vis à vis de leurs suzerains et étendirent progressivement leurs droits dans leurs différentes seigneuries. On les vit même dans certaines terres, maintenir leurs droits féo-



(Copyright A.C.L.)

JODOIGNE — L'église Saint-Médard...

... et l'église Notre-Dame-du-Marché.

(Photo de Sutter)



21

JODOIGNE — Château de la Comté ou Pastur. Aile droite avec une partie des dépendances.

(Photo de Sutter)

daux anciens tels mortemain et meilleur cattel alors que leur suzerain les avait supprimés depuis fort longtemps.

Les de Jauche possédèrent notamment les importantes seigneuries d'Assche, de Bioul, de Hierges, de Kruishoutem. Ce vaste domaine, ils le constituèrent par d'habiles alliances avec des familles fort influentes telles les de Mons, Trazegnies, Lannoy, Berlaymont, Montmorency... De leur cour féodale de Jauche relevaient, au XV^e siècle, huit fiefs entiers et 41 fiefs. Cette baronnie de Jauche avait en 1457 un revenu de 500 phillippes clinckaerts et 500 chapons.

Jacques de Jauche, commandant les troupes brabançonnaises assiégées dans Avesnes par l'armée de Louis XI fut fait prisonnier. Il dut vendre une grande partie des biens de ses aïeux pour payer sa rançon. Pierre de Jauche soutint hardiment le parti des Gueux, fut banni et vit ses biens confisqués. C'est d'ailleurs dans l'hôtel de Jauche, qui occupait le coin de la rue de Namur et de celle des Petits Carmes, que furent arrêtés les comtes d'Egmont et de Hornes.

Le déclin de cette illustre famille, lignée de preux chevaliers, maison déjà fort puissante et influente au XI^e siècle, date de cette époque où se heurtèrent les religions. Les armes des de Jauche « de gueule à la fasce d'or » étaient également employées par les maïeur et échevins de Jauche et ce dès le XVI^e siècle. Elles furent confirmées par arrêté royal du 15-9-1819.

Un Jean de Cotereau est cité comme baron de Jauche dès 1549. Cette famille de Cotereau doit son illustration à Robert Cottereau de Bru-

xelles, qui sauva la vie à Charles le Téméraire à la bataille de Montléry. « Et avint, dit Olivier de la Marche, que le fils de son médecin, nommé Robert Cotereau, monté sur un fort cheval, voyant son maistre en ce danger, se vint fousrer au milieu de ce débat, l'espee au poing; dont le François qui tenoit le comte moult-de-près, s'éloigna de ceste place; et fut le comte garanti pour cette fois. Et prestement le comte fit chevalier le dict messire Robert Cotereau, et le pourveut de l'office d'estre lieutenant des fiefs en Brabant... »

Quant à la branche des Jauche, sires de Mastaing, ils se maintinrent à Kruishoutem du XV^e siècle à 1734. Ce sont eux qui bâtirent ce curieux château, l'un des plus pittoresques de Flandre. Cette terre de Kruishoutem fut élevée au comtat au profit de Philippe de Jauche en 1670. Kruishoutem passa au XVIII^e siècle aux comtes van der Meere, mais avant Jauche qui ne fut acheté par Philippe Norbert van der Meere qu'en 1780 pour la somme de 240.000 florins de charge.

Témoignages du passé...

Le château des sires de Jauche tel qu'il existait à la fin du XVII^e siècle nous est connu par la vue qu'en a donné Le Roy. On y voit les deux tours carrées coiffées de bulbes et le mur percé d'un porche qui sont les seuls vestiges de ce vénérable castel. On y voit aussi l'église du village qui, à cette époque, était de style ogival. Le sanctuaire actuel, patronné par saint Martin, date de 1763 et est une mononef de cinq travées

JAUCHELETTE.

*L'abbaye
qui fut fondée en 1207
au hameau
« La Ramée ».*

(D'après J. Le Roy, 1692)

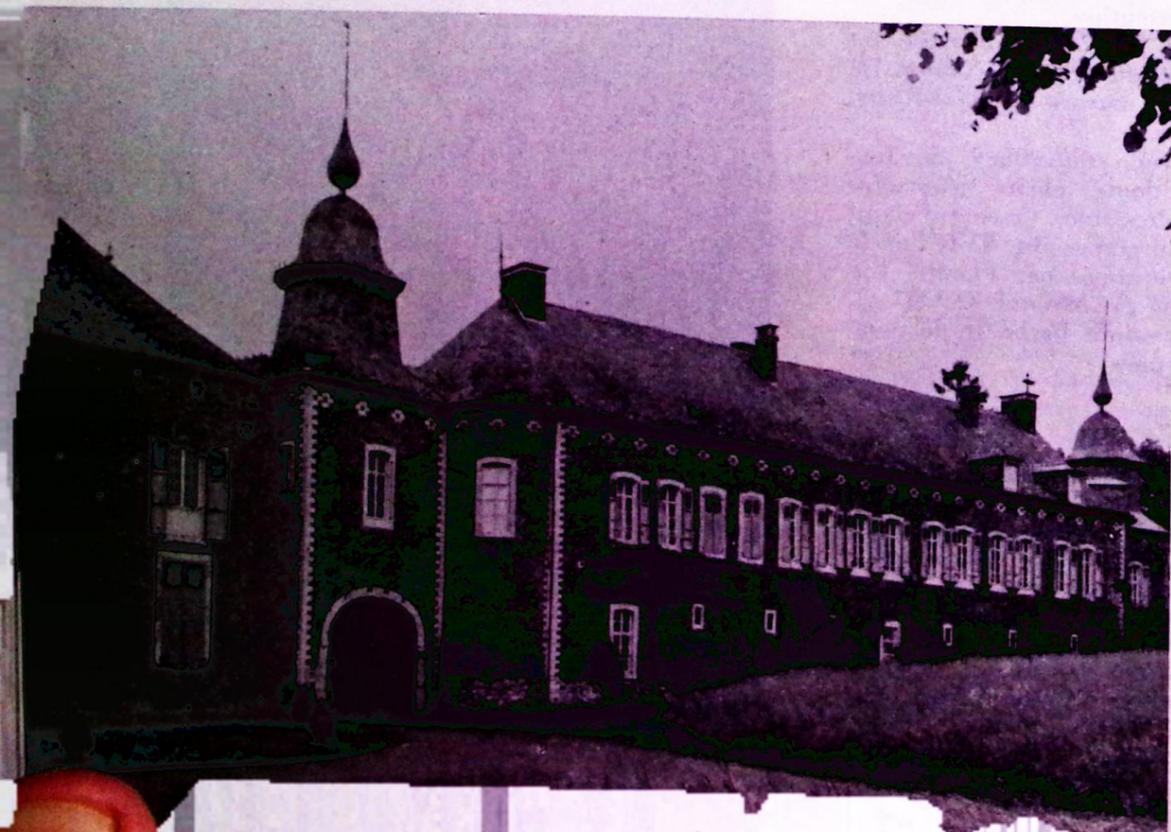


marquée de pilastres se prolongeant par un chœur long et étroit. La décoration intérieure est en stuc et le mobilier juxtapose le Louis XIV et le Louis XV. Parmi les œuvres plus anciennes citons le baptistère en pierre bleue (1571), une élégante statue de saint Martin du XVI^e et un bel antependium en bois découpé provenant de l'abbaye d'Heylisssem. Une pierre tombale rappelle le souvenir du dernier seigneur de Jauche et de son épouse.

La cure, élevée en 1757, est ceinturée d'un mur défensif percé de meurtrières.

Un nouveau château bâti au début du XIX^e siècle par la famille de Hemptinne fut offert par l'un de ses membres aux œuvres qui s'efforcent de rendre la santé aux jeunes enfants.

Cette famille possède encore à Jauche une vaste propriété avec château-ferme, bâtiment à fronton remontant à la seconde moitié du XVIII^e siècle.



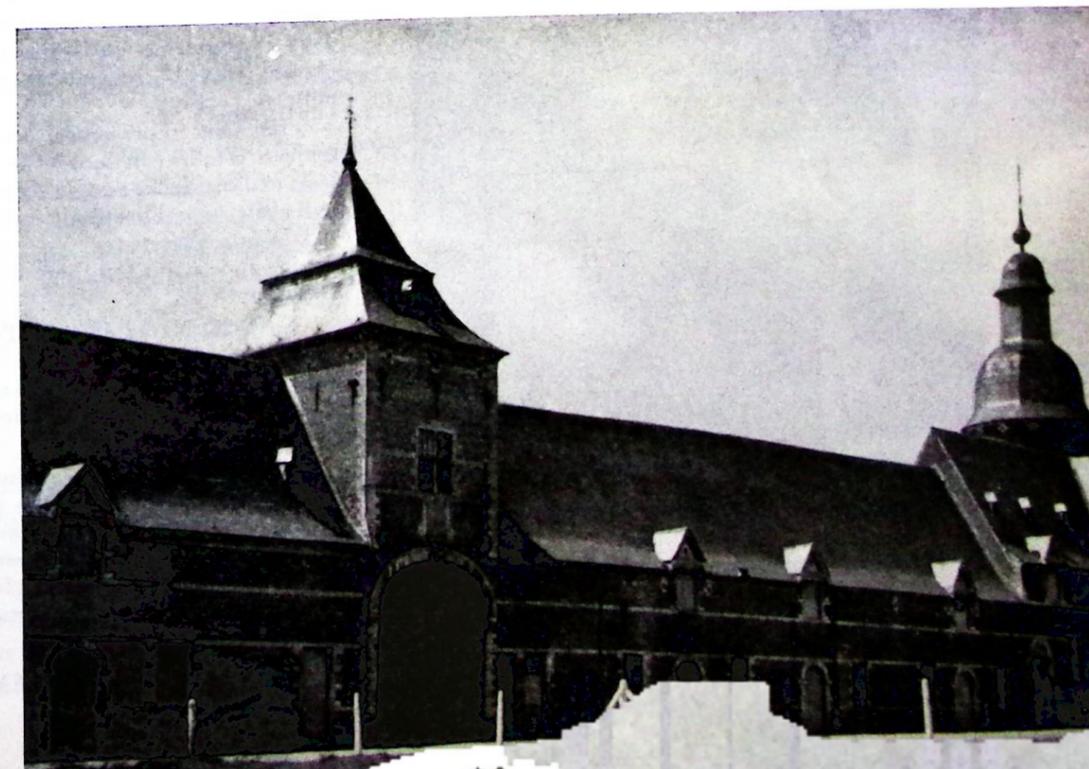
JODOIGNE-SOUVERAINE
*Ferme-château
de Glimes.*

(Copyright A.C.L.)

JAUCHE-LETTE.

*Actuellement
seule la ferme
abbatiale de
La Ramée
subsiste.*

(Photo Ooms)





JAUCHE.
Le château.
(D'après J. Le Roy, 1696)

Un savant apprécié et un artiste célèbre...

C'est là que naquit Auguste Donat de Hemptinne, pharmacien de Léopold I^{er}, membre du conseil communal de Bruxelles, membre de l'Académie royale des Sciences, Lettres et Beaux Arts



JAUCHE — L'entrée flanquée de tours carrées à clochetons bulbeux et, à gauche, l'église dédiée à saint Martin.

(Photo Ooms)

de Belgique. Il fut l'un des trente membres fondateurs de l'Académie de médecine dont il devint président en 1851. Ce fut lui qui organisa les cours de pharmacie lors de la fondation de l'U.L.B. et qui dirigea l'école de pharmacie pendant de nombreuses années.

Auguste Donat était le quatrième des cinq fils de Jean Lambert de Hemptinne, notaire, chef mayeur de la baronnie de Jauche et mayeur des sept autres communes environnantes, maire de Jauche sous le régime français. Son second fils lui succéda dans cette charge mayorale. Son troisième fils, Louis Clément, médecin, fit ses études en Sorbonne et fut l'un des membres du Congrès national en 1830. Le cinquième fils est le créateur des importantes usines de la région gantoise.

Auguste Donat de Hemptinne a publié de nombreux mémoires remarquables fort appréciés par le monde scientifique de l'époque. Il avait épousé, en 1812, sa cousine germaine Marie-Antoinette de Lathuy.

Ils sont représentés, avec leur fils, sur un tableau célèbre du musée de Bruxelles peint dans leur maison de la rue des Fripiers par F.-J. Navez qui avait reçu l'hospitalité de son ami.

D'autres artistes en renom, entre autres David, étaient les familiers de la maison d'Auguste de Hemptinne.

En 1825, Navez épousa, d'ailleurs, la belle-sœur de son ami, Flore de Lathuy. L'artiste carolorégien nous a laissé un portrait d'Auguste de Hemptinne. Il appartient à un collectionneur de Lombeek-Notre-Dame.

Autre illustration jauchoise, l'écrivain historien Gérard de Jauche qui fut secrétaire du chapitre Saint-Aubin à Namur. On connaît mal ses œuvres mais son « *Gesta comitum Namurcentum* » publié en 1525, fut fort apprécié de son temps et rendit d'importants services à Grammaye.

EMILE POUMON.

L'ÉGLISE et le PRESBYTÈRE de BEKKERZEEL

BIBLIOGRAPHIE

- A.C. *Le Village de Bekkerzeel et sa cure historique*, in *Bulletin du Touring Club de Belgique*, 1925, p. 29 à 31.
- J. L. *Toponymie van Bekkerzeel in Eigenschoon en de Brabander*, XXIII^e jaargang, n^o 10-11, 1940, blz. 332 tot 384.
- CHASTELAIN : *Bekkerzeel in Le Patriote illustré*, n^o 26 du 29 juin 1947.
- F.K. DAVID : *A Bekkerzeel commença la Révolution brabançonne*, in *Le Soir*, avril 1957.
- DE NAEYER (A), MARTENS (R) en MAURISSEN (A. W.) : *West-Brabant*, Brussel, Stergids, 1947, in 8^o, 368 blz., afb.



(Photo A.C.L.)

LE croirait-on ? A l'heure où les voyages interplanétaires élargissent les horizons de manière incommensurable, il est des maîtres d'écoles de petites communes rurales qui se passionnent encore pour l'histoire locale et enseignent l'amour du terroir aux enfants qui leur sont confiés. N'était l'imprécision des références pour les sources citées, les monographies qu'ils élaborent à cet effet sont des petits trésors de renseignements qui reflètent, naïvement peut-être, l'ambiance dans laquelle s'est développé le monument que l'on se propose d'étudier.

M. Heuninckx, instituteur à Bekkerzeel, est de ceux-là : l'histoire qu'il a écrite de sa commune nous instruit suffisamment sur l'évolution historique de l'église et du presbytère pour que nous songions à la recommencer à notre compte.

La paroisse de Bekkerzeel, nous enseigne-t-il, fut vraisemblablement instituée en 1131. D'après un acte non daté, Burchard, Evêque de Cambrai, en offrit le patronat au prieuré de Grand Bigard qui venait d'être fondé.

L'église actuelle, œuvre de Guiliam Van der Stallen, dédiée à saint Godard, Evêque de Rouen, date des années 1763-1764. Comme la cure, elle fut construite aux frais des abbayes de Grand Bigard et d'Affligem immédiatement après la démolition par un certain Nicolas Peeters d'un oratoire antérieur qui tombait en ruines.

Une partie de la pierre employée fut extraite sur place; une autre provint des carrières de Steenokkerzeel où des charretiers bénévoles allèrent les chercher; les ardoises utilisées furent probablement de remploi — Nicolas en ayant recueilli 7228 qui pouvaient encore servir (*die noch eenighsints konden dienen*).

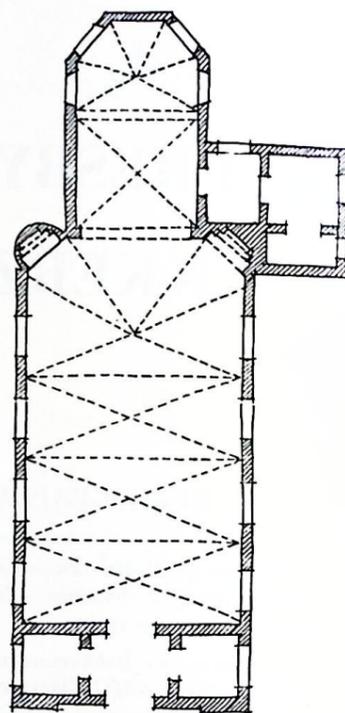
Les maçons et les tailleurs de pierre logèrent ensemble dans un baraquement en bois construit à leur intention. Tous ces ouvriers furent bien traités : non seulement ils touchèrent des indemnités de séparation les dimanches et jours fériés, mais ils reçurent 205 tonnelets de bière de 5 gulden chacun que leur servit Laurentius Bruylants, surveillant délégué par l'abbaye, outre 291 pots de 2 stuyvers, que leur versa le sacristain.

Quoique les travaux aient été interrompus pendant l'hiver comme c'était la coutume, le nouveau temple était terminé l'année suivante : dès le 1^{er} octobre 1764 était solennellement bénie la cloche tandis qu'un calice en argent était offert par la douzième Abbesse de Grand Bigard, Balthazarina Arrazola de Onate dont les armes figurent encore au haut du pignon de l'église.

La date de 1764 apparaît d'ailleurs en façade de la tour dans les ancres du plancher de l'étage des cloches.

Mais ce n'est qu'en 1766, le dimanche de l'octave de l'ascension, que l'église fut bénie par l'archiprêtre Vander Elst, curé de Buizingen.

Telle qu'elle apparaît actuellement, l'église de Bekkerzeel se présente sous la forme d'une seule nef à cinq travées dont les voûtes d'arêtes en plâtre sont protégées par une toiture à double versants primitivement couverts d'ardoises et supportés par une belle charpente en chêne chevillé. La première de ces travées, sans qu'il n'en apparaisse rien à l'extérieur, occupe deux niveaux composés chacun de deux pièces enserrant, au rez-de-chaussée, le porche d'entrée, à l'étage, le jubé. Ce sont en quelque sorte les murs de refend de ces pièces qui, prolongées au-dessus de la toiture, forment les côtés latéraux du clocher à deux étages également, le second ajouré par une baie plein-cintre garnie d'abat-sons à chacune de ses faces. Un bulbe effilé surmontant une flèche en forme de campane à huit arêtes joignant deux à deux les angles de la base



carrée de la tour, donne à ce clocher un aspect inhabituel dans le West-Brabant.

Le chœur, plus étroit et moins haut que la nef, n'a qu'une travée carrée aveugle couverte d'une croisée d'ogive en plâtre; il s'ouvre sur la dernière travée de la nef dont les angles coupés garnis d'une niche, relie intelligemment les deux éléments. Une abside à cinq pans, dont quatre sont percés de fenêtres, également couverte d'arêtes en plâtre avec clé au centre, termine l'édifice vers l'Est.

Contiguë à la travée aveugle du chœur, côté sud, s'élève la sacristie composée de deux pièces et couverte d'une toiture à trois pans.

Tout l'édifice, à l'exception de la façade Ouest, en pierre blanche, est en briques rouges sur un haut soubassement de pierre blanche, les encadrements des baies, les trous de boulins et les arêtes des murs étant soulignés par des harpes de pierre blanche également. Les parements intérieurs, par contre, sont enduits et peints à l'imitation d'un appareillage de pierre et de marbre d'un goût fort douteux. Sous les fenêtres, un lambris en chêne, de style Louis XV, englobe de manière élégante une chaire à prêcher et deux confessionnaux.

La façade principale, de loin le meilleur morceau d'architecture de ce petit temple campagnard, semble rapportée comme un plastron devant l'ensemble. Un fronton arrondi supporté par deux contre-courbes que bloque un motif d'amortissement à chaque extrémité, en forme le pignon qui repose sur deux larges et minces pilastres encadrant la façade.

Dans l'axe de celle-ci se rencontrent, les uns au-dessus des autres : la baie d'entrée encadrée de montants et d'un linteau de pierre bleue sous une corniche horizontale; une grande fenêtre éclairant le jubé avec encadrement en saillie et archivolte



Ci-dessus :
Plan schématique de l'église.

Ci-contre :
Vue intérieure vers le chœur montrant les pans coupés à niches formant avant-chœur.
(Photo A.C.L.)

Ci-dessus :
Le presbytère côté jardin.

Ci-contre :
L'église et le presbytère apparaissent de très loin dans un paysage bucolique.

(Photo A.C.L.)





Ci-contre :

Détail de la façade arrière du Presbytère.
(Photo A.C.L.)

surbaissée; un oculus circulaire qui troue le centre du pignon et un bas-relief en pierre bleue aux armes de l'abbesse de Grand Bigard, Balthazarina Arrazola de Onate (1).

L'église de Bekkerzeel n'est donc pas un chef-d'œuvre, loin s'en faut; elle pêche même, par divers côtés, contre les lois de la composition architecturale. Mais ses volumes simples, son clocher amusant, le mariage des matériaux utilisés et son implantation au milieu d'un cimetière herbeux un peu à l'écart de la route, lui donnent un caractère pittoresque non négligeable et qu'il y aurait lieu de respecter au maximum.

Le récent remplacement des ardoises des toitures par des plaques en asbeste-ciment nous avertit du danger de ne pas veiller avec sollicitude sur ce petit édifice campagnard.

Quant à la cure, peu de chose à en apprendre. N'est-elle pas connue de toutes les écoles de la province? C'est là, en effet, qu'à l'occasion de la rencontre de Vonck et Vander Meersch, le 30 août 1789, est née la Révolution brabançonne.

C'est une massive construction toute simple, sur plan rectangulaire, à un étage sous une haute toiture à quatre versants couverts d'ardoises, avec le logement en quatre pièces par niveau, à raison de deux, l'une derrière l'autre, de chaque côté. A l'étage, il y a cependant une petite pièce supplémentaire au-dessus de la porte d'entrée. Du côté Nord, le long de la façade latérale, a été ajoutée une annexe à simple rez-de-chaussée sous une vaste toiture à trois versants qui alourdit quelque peu l'élégance très XVIII^e siècle de la bâtisse.

Les façades à rue et vers le jardin sont identiques : au rez-de-chaussée, une porte centrale encadrée de part et d'autre de deux fenêtres avec volets à lamelles de bois; à l'étage, cinq baies axées sur celles du bas, ouvrant, comme ces dernières, deux battants à trois divisions sous une imposte à arc surbaissé.

C'est un bâtiment comme il s'en rencontre souvent, certes, mais de plus en plus rarement. Ses proportions charmantes annoncent au passant la maison d'un notable. C'est le presbytère type du XVIII^e siècle, ne répondant plus tout à fait au confort moderne mais qui ne trompe pas sur sa destination. Malheureusement, il est en très mauvais état : sa toiture, depuis longtemps à l'abandon, laisse filtrer la pluie... et avec elle, la ruine. Le commune n'est pas tellement coupable puisqu'elle n'est habitée que par quelque 400 personnes.

La Commission Royale des Monuments et des Sites se préoccupe fort heureusement de ces deux édifices.

V. G. MARTINY,
Architecte en Chef - Directeur
du Service technique des Bâtiments
de la Province de Brabant.

(1) D'argent à l'arbre arraché de sinople, accosté de deux loups de sable, l'un sur l'autre, passant le premier derrière.

Un vieux village brabançon...

HUMBEEK

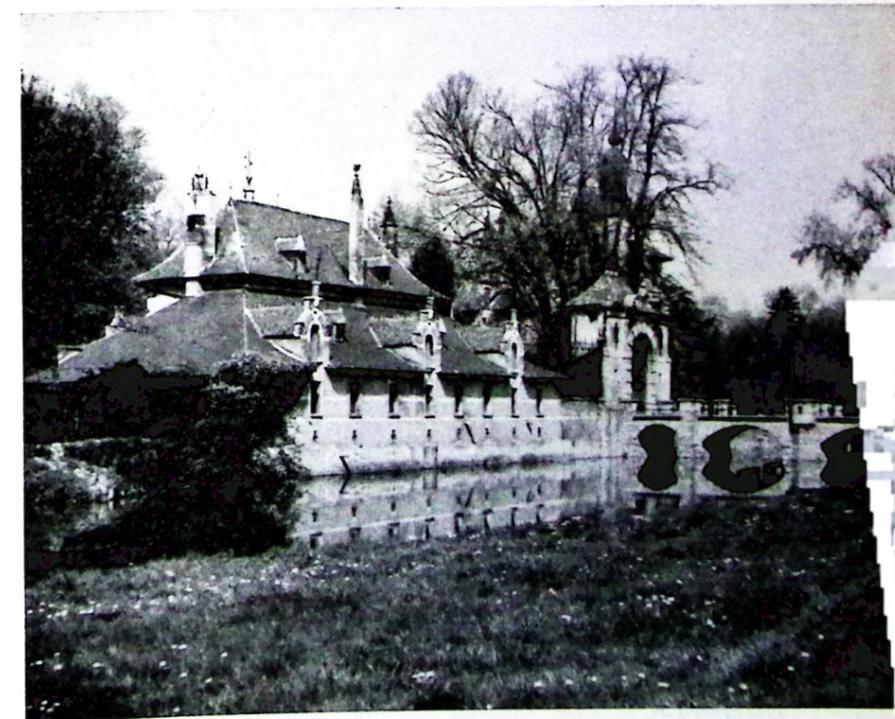
Il est encore de nombreuses agglomérations en notre belle province dont la connaissance n'a été qu'effleurée par nos chroniqueurs et annalistes et dont les sites naturels sont toujours susceptibles d'attirer le touriste capable de les apprécier.

Humbeek peut être classée parmi les bourgades vieillottes, mais combien émouvantes à découvrir, d'un Brabant qui, regrettablement, se perd chaque jour. C'est pourquoi, il ne nous a pas paru sans intérêt d'entretenir nos lecteurs de ce coin de la province connu surtout, mais le plus souvent combien peu, par les chevaliers de la gaule. Humbeek, située sur les deux rives du canal de Willebroeck et reliée à la capitale par une voie vicinale (départ Gare du Nord), constitue en effet l'un des endroits de cette voie d'eau où la pêche peut être envisagée avec optimisme.

Ce village, situé au milieu des possessions des Berthout (puissante famille brabançonne qui, au XIII^e siècle tint les ducs de Brabant en échec), doit son origine principale à un domaine que le chapitre de Saint-Rombaut à Malines y tenait en franc-alieu (probablement des seigneurs cités plus haut). L'alleu d'Humbeek avait sa cour féodale, de laquelle relevait la seigneurie du même nom, sa cour censale et son échevinage, ce qui dénote une origine remontant haut dans le temps, si l'on veut considérer que ce dernier jugeait par arrêt et sans appel ni révision. Les échevins de la localité allaient à chef de sens à Malines, ce qui ne fut pas sans occasionner de nombreuses contestations entre les deux juridictions au XII^e siècle, et motif pour lequel, probablement, les chanoines de Saint-Rombaut, quelques années plus tard, remirent le domaine en fief à la famille dont ils le tenaient.

Le plus ancien seigneur de Humbeek dont le nom soit par-

venu jusqu'à nous est donc Egide Berthout qui, à l'occasion d'un acte datant de 1268 se qualifie de « seigneur de Hoenbeke ». Le château qui se remarque à gauche du canal, à l'extrémité d'une belle drève, flanqué de tours et entouré d'un beau parc, est-il le manoir primitif des anciens châtelains de la localité ou en occupe-t-il tout au moins l'emplacement? On peut répondre avec certitude à la première de ces questions par la négative, les parties les plus anciennes de cette construction remontent au XV^e ou au XVI^e siècle et leur style s'apparente à celui de la Renaissance. Le comte d'Arenberg y fit travailler à cette époque, demandant aux receveurs du canal l'autorisation d'établir temporairement une grue sur la digue afin de faciliter le débarquement des matériaux de grand poids qui lui étaient nécessaires. L'emplacement même de cette bâtisse, réponse



HUMBEEK. L'entrée et les dépendances du château Linden.
(Photo de Sutter)

à la deuxième question, est plus caractéristique.

Il se situe entre les cours d'eau qui arrosent la commune, dont notamment la Meiskensbeek (et qui, par un débit antérieur plus conséquent auraient fort bien pu alimenter les douves d'un burg primitif), et à proximité du Graven Bosch, éléments qui étaient recherchés pendant le haut moyen âge pour la construction de demeures fortifiées (comme étant les seuls obstacles naturels offerts par ces contrées). Aucune découverte archéologique n'est toutefois venue confirmer cette supposition, mais un examen attentif de la gravure donnée par le baron Le Roy dans ses « Castella » (1700) y apporte quelque poids (reproduction B. N°33). Quoi qu'il en soit, le village d'Humbeek a eu d'abord très peu d'importance, situé qu'il était entre les bruyères de Linth, les bois de Vroeneveld, d'Aa, d'Humbeek et de Meysse. Il fallut la construction du canal pour lui donner son importance actuelle.

L'étude étymologique du terme Humbeek, nonobstant les considérations précédentes, décèle une origine fort ancienne. Ce vocable dériverait (Carnoy : *Origine des noms de lieux des environs de Bruxelles*; s.d.) du primitif *hun-baki* qui signifie l'eau brune, sale, d'après un mot de l'ancien

franc *hûn* : brun, qui sert également à désigner les géants des anciens âges. On trouve les anciennes graphies suivantes : Humbeca, 1150; Hombeek, 1129; Hubecensis, 1112. Après les Berthout, le bien passa aux Bouchout dont la postérité le garda pendant près de trois siècles; il passa ensuite au comte Charles d'Arenberg qui le céda à un riche marchand d'Anvers; suivent divers autres possesseurs et, en 1792, la comtesse d'Humbeek meurt sans descendant direct. Elle avait institué pour légataire un cousin, lequel se défit du château à l'effet de régler ses dettes. Vers 1920 la demeure était la propriété du baron Lunden et nous croyons qu'elle est demeurée l'apanage de cette famille.

Telle qu'elle se présente, située au milieu d'un beau parc percé d'avenues séculaires, on croit revoir l'époque (premières années de la révolution française) à laquelle elle abrita la famille de La Rochefoucauld. L'hiver, poudrée à frimas en temps de neige, elle émerge du sombre massif de verdure qui l'entoure, pointant majestueusement ses tourelles agrémentées de clochetons. Dans la campagne environnante, le spectacle n'est pas sans grandeur.

En l'an 1392, il est question pour la première fois de l'église de Humbeek. Grâce aux subsides généreux de Robert Noiret (seigneur du lieu) et du chapitre de Malines, ce bâtiment primitif fut agrandi en 1650. Laissé intact par les sansculottes en 1795, la première guerre mondiale lui porta un coup fatal : ruiné de fond en comble, on eût à déplorer la perte d'un mobilier d'une valeur inestimable relevant de la plus intense beauté artistique brabançonne s'échelonnant sur un grand nombre de siècles. La reconstruction ne fut entamée qu'en 1929; il en est résulté un bel édifice à trois nefs et cinq travées. Disons que l'église de Humbeek, venant de Bruxelles, est située à droite de la route, un peu en retrait, et qu'elle est flanquée latéralement, à l'est, d'un ensemble de petites et vieilles constructions qu'on s'étonne de trouver là après les turpitudes que ce lieu a dû subir (également en 1944 par suite de la chute de V1).

**

Une autre construction caractéristique se remarque à Humbeek. Il s'agit d'une vieille bâtisse, qui a encore fort bon air du reste, et se trouvant à droite de la route (toujours venant de

Bruxelles) avant l'église et le château. Il s'agit, à notre sens d'une ancienne propriété de campagne. Son origine est assez incertaine. Elle est adaptée actuellement à usage de Maison Communale et se présente sous l'aspect d'un bâtiment bas, à toit légèrement surplombant, prolongé latéralement par une serre à toit vitré d'époque romantique. Il est regrettable que cette partie de la construction soit fort négligée à l'heure actuelle (sept. 1959), en effet, les serres royales de Laeken mises à part, nous ne voyons pas d'autre gracieux édifice du genre dans les environs de Bruxelles.

Nous croyons pouvoir dater ce complexe du milieu du XIX^e siècle. Les habitants du lieu sont fort peu précis quant à son origine; il s'agirait de l'ancienne demeure d'un officier ministériel, notaire ou huissier, nous n'avons pu obtenir d'autre indication.

**

Humbeek doit donc la majeure partie de son importance au creusement du canal de Willebroeck, bien que le fait soit depuis longtemps étranger à son expansion actuelle. Celle-ci trouve son origine, toujours la même, dans l'extension de la grande banlieue bruxelloise. Le fait n'a pas influé à ce jour sur l'aspect général de la localité. Certes, nous avons connu Humbeek, et il n'y a guère qu'une bonne vingtaine d'années de cela, village brabançon d'agriculteurs se composant de quelques dizaines d'habitations situées de part et d'autre de la route, et, dans les champs, quelques grosses fermes. Il n'en est plus exactement de même à l'heure actuelle, les habitations modernes se sont multipliées mais les architectes paraissent avoir eu le souci (louable, empressons-nous de le dire) de respecter le caractère général de la contrée.

Le fait permet donc toujours de belles promenades aux environs et ce au sein d'une nature saine (il n'existe que fort peu d'industries dans les parages) et variée (beaux chemins de campagne, larges perspectives, etc.), d'ailleurs le spectacle du canal à cet endroit (et de préférence un jour non-férié) n'est pas dépourvu de pittoresque.

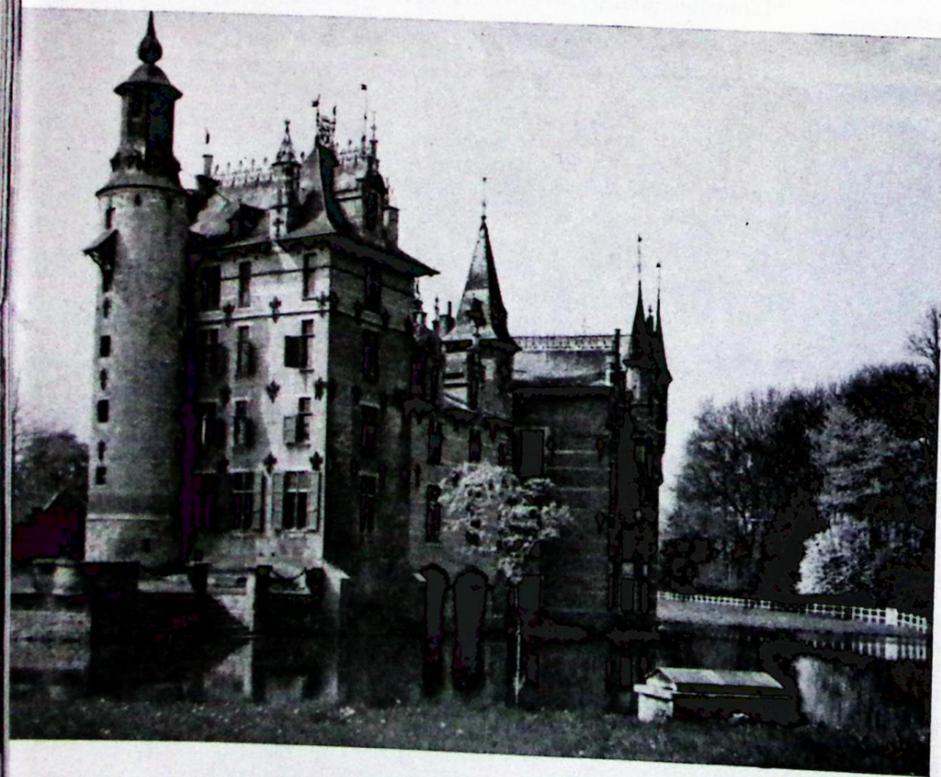
**

Nous avons entendu parler en citant Humbeek, d'une «stenenhuis» (maison de pierre), nommée également «het hof te Wilder» située au centre d'un parc, à l'ouest de la localité; elle remonterait au XV^e siècle et s'agrémenterait, notamment, d'un fronton remarquable. L'heure tardive et l'inclémence de la température (pluie en fin de cette belle



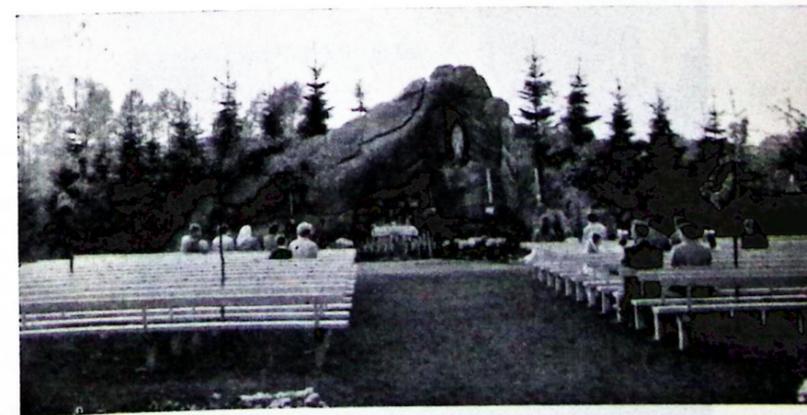
HUMBEEK — L'église.

(Photo de Sutter)



HUMBEEK — Le château Linden, flanqué de tours est entouré d'eau et niché au fond d'un très beau parc.

(Photo de Sutter)



(Photo M. Dessart)

HUMBEEK 'T SAS.

La grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes.

journée de septembre), ne nous ont pas permis d'approfondir la connaissance de cette partie de la région. Signalé aux lecteurs de « Brabant » qui guideront leurs pas en ce sens.

**

Malgré le cours des siècles et les influences diverses, un mysticisme profond baigne toujours nos campagnes flamandes.

La bonne volonté des habitants, jointe à l'activité du curé de la paroisse, ont créé à Humbeek ('t Sas) un grotte, dépendance de Notre-Dame de Lourdes. Ce sanctuaire paraît jouir d'une grande faveur. Situé à peu de distance du canal (et non loin, au début de la drève y menant, du château) nous avons vu de nombreux autocars y débarquer leur cargaison humaine, composée en majeure partie d'habitants des environs d'Anvers. Les autochtones choisissent pour s'y recueillir les moments creux du jour. Des ex-votos, témoignages de grâces obtenues, se remarquent. Cette initiative



Le canal de Willebroeck à Humbeek 't Sas.
(Photo M. Dessart)

date de peu d'années (trois à quatre ans environ).

Comme nous l'avons dit, l'existence de la localité est liée intimement à celle de l'écluse proche (endroit dénommé 's Sas). Un fait assez typique est cité à ce propos. Cette écluse fut établie sur grillage en 1556, mais une source jaillit sous ses fondements et la fit crouler en partie le 25 décembre 1562. Les travaux de reconstruction, commencés le 18 du même mois, furent terminés dès le 18 mars 1563; entre-temps on se servit à nouveau de la Senne comme voie de navigation. Les eaux de la source furent reçues dans un puits maçonné au milieu de l'écluse et recouvert d'une dalle de pierre bleue, puis on les conduisit par un tuyau hors du lit du canal. Cet expédient fut trouvé par un Zélandais qui fut gratifié par la ville de Bruxelles de 100 patacons (monnaie ancienne).

Côté folklore, disons que les habitants d'Humbeek sont fort sociables et très commerçants. En été, la porte de nombreuses habitations particulières s'orne d'un panonceau annonçant qu'« ici l'on vend de la crème glacée », ailleurs des « pistolets » (allusion au petit pain fourré) subissent la même destination... Disons que les maisons de boissons y débitent d'excellentes bières locales, une brasserie est d'ailleurs citée dès le milieu du XVI^e siècle.

Tout le monde s'intéresse un peu à l'histoire régionale et la sortie de presse d'une monographie est annoncée.

Et puis, voici ce qui se colporte sous le manteau. Surtout n'allez pas trop en faire mention lors d'un périple éventuel par la localité. Les Humbeekois sont surnommés, selon la partie de la commune qu'ils habitent, les « Brassers » ou les « Mississipiens ». D'où leurs viennent ces curieux sobriquets ? « Brasser » (prononcez vigoureusement le r...) signifie en dialecte, goinfre, glouton. Il paraît que ces braves gens professent un culte immodéré pour la table, mais qu'ils sont très « collet monté » de ce côté... « Mississipier » est encore plus grave et désigne les habitants par delà le canal. Quel rapport peut avoir l'Amérique du Nord avec la paisible bourgade ? Extrêmement lointain... Les habitations de ces braves autochtones étaient situées à une plus grande distance de la voie d'eau que celles de leurs concitoyens de par-deçà, d'où un certain retard dans la compréhension... Donc, lorsqu'au XVI^e siècle, ils virent passer les premiers bateaux ils accoururent et restèrent bouche bée devant ce spectacle inaccoutumé, tout comme les Peaux-Rouges des bords du Mississippi, en contemplant les premiers navires européens... Mais nous ne colporterons pas plus loin des bruits assez malveillants, peut-être peu fondés... et nous en resterons là, en vous priant, cher lecteur, de ne pas dire que vous les tenez du modeste commentateur qui signe,

MAURICE DESSART.

Un humaniste brabançon oublié : André Maes Bruxellanus

ANDRÉ MAES, ou MASIUS, si vous préférez entendre son nom d'une oreille latine, est né le 30 novembre 1514 dans un petit village non loin de Bruxelles : Lennick-Saint-Martin.

De son enfance on ne sait pas grand'chose. Vraisemblablement, il fréquenta d'abord l'école du village voisin, Lennick-Saint-Quentin, car son village n'avait pas encore d'école propre.

Nous connaissons mieux la vie d'André Maes lorsque, devenu jeune homme, il quitte son village pour aller suivre à Louvain les cours de l'Université. En premier lieu, il y étudie la philosophie au Collège du Lys. Dès cette époque, Maes se révéla être un élément brillant : en effet, au Concours général de 1533, il se classa premier sur 107 concurrents.

Après la philosophie, André Maes s'inscrit à la faculté de Droit. Il se lança ensuite dans les études des langues anciennes : hébreu, grec, latin au célèbre Collège des Trois Langues, fondé par Erasme. Il y suivit les cours de deux grands maîtres : Rutger Rescius et André Van Gennep. Mais toutes ces connaissances ne suffirent pas encore à cet homme avide de science : il étudie encore l'allemand, l'anglais, l'espagnol. Devenu parfait polyglotte, il se met à l'étude de la géographie ancienne, de l'histoire et d'une science nouvelle à l'époque : l'exégèse biblique.

Non content de tout ce savoir, il alla encore conquérir un doctorat dans une université étrangère dont malheureusement le nom ne nous est point parvenu.

On comprendra aisément qu'une si grande intelligence fut rapidement remarquée par les grands de l'époque et, en 1537, il quitte Louvain pour l'Allemagne : Jean de Wèze, archevêque de Lund, évêque de Constance et Abbé de Reichneau se l'était engagé en qualité de secrétaire.

Quand son maître mourut, en 1548, Maes décida de ne plus se mettre au service de quel'un et consacra son temps aux études. Il se

rend à Rome et là, sous la direction du légat syriaque Moïse de Mardin, il se met à l'étude des langues orientales : chaldéen, arabe et surtout la langue où il excellera : le syriaque. Il fera tant et si bien que bientôt dans l'Europe entière, seul son maître pourra prétendre égaler ses connaissances dans cette langue.

André Maes rentre en Allemagne en 1550. Quoique chanoine prébendier de Cologne, Lübeck, Utrecht, mais n'ayant pas reçu les ordres, il épouse en 1558 Elza up ten Heitzovel, nièce d'Henri de Wèze, conseiller de Guillaume de Clèves, protecteur des lettres.

D'ailleurs, depuis 1551, Maes siégeait au conseil de ce prince. Il retourna à Rome en 1552 et y resta encore un an. Puis revenu en Allemagne, il voyage beaucoup pour les affaires du duc ou les siennes : sa correspondance nous le montre à Bruxelles, à Rome encore.

Il met son savoir au service de la science : à la demande d'un humaniste espagnol, Arias Montanus, il rédige et fait éditer vers 1571 à Anvers pour la célèbre Bible Polyglotte (1569-1572) une grammaire syriaque et un des tout premiers, si pas le premier, des dictionnaires de cette langue.

Mais tous ses déplacements, ses travaux l'épuisent. A Rome, il est pris par les fièvres; puis l'hydropisie l'atteint. Au début de l'année 1573, il doit s'aliter et décline rapidement.

Il reçoit les derniers sacrements le 2 avril et meurt, quelques jours après, le 7.

Il serait fastidieux d'énumérer ici tous les savants travaux qui sortirent de cet esprit génial. De nos jours, il est inconnu. Quelques orientalistes connaissent son nom. Dans son village natal, très rares sont les personnes qui connaissent l'histoire de leur illustre concitoyen, un homme qui compta parmi les plus savants de son époque, qui partagea l'amitié des grands et né dans un petit village du Brabant.

J. VERCRUYSE.

MIDIS DU TOURISME

23 NOVEMBRE 1959.

Un célèbre site de champ de bataille en Brabant wallon :

Ramillies

par HENRI BERNARD,
Professeur à l'École royale Militaire.

Chambrée complète, en cette journée d'ouverture du 12^e cycle de nos Midis du Tourisme, au moment où M. M.-A. Duwaerts, secrétaire permanent de la Fédération, s'avance pour souhaiter la bienvenue au public et présenter l'homme à qui allait échoir le périlleux privilège d'entamer les hostilités. Car d'hostilités, il s'agissait bien; le nom du conférencier : M. Henri Bernard, professeur d'histoire militaire à l'École royale Militaire et l'un des fondateurs du Réseau de renseignements et d'action de l'Armée secrète et le sujet qu'il se proposait de traiter : « Ramillies et son champ de bataille », ne laissent pas le moindre doute à cet égard.

En parfait mentor, M. Bernard savait que l'on ne remonte pas impunément de près de trois siècles dans le temps sans broser à l'adresse de l'auditoire un bref tableau historique de la situation, tant politique que militaire, telle qu'elle se présentait à l'époque envisagée. Aussi s'exécuta-t-il de bonne grâce.

Contrairement à une opinion assez répandue, dit-il, la Belgique, au XVII^e siècle, n'était nullement placée sous la férule espagnole mais faisait partie intégrante de la cou-

ronne d'Espagne. Louis XIV, ce parfait autocrate, pompeusement surnommé le « Roi-Soleil », dont les ambitions étaient effrénées, voulut, durant la seconde moitié du XVII^e siècle établir l'hégémonie française en Europe et, avec l'aide de ses armées, excellentes d'ailleurs, se lança à corps perdu, dans des aventures guerrières dont notre pays devait, hélas, pour une grande part, faire les frais. De son côté, l'Espagne, déjà très affaiblie sur le plan militaire, voyait sa décadence se consacrer à la mort de Philippe IV (1665) lorsque Charles II, prince débile, pusillanime et, de surcroît, moribond montait sur le trône pour n'expirer que... 35 ans plus tard, le 1^{er} novembre 1700, sans postérité mais en léguant sa succession au second petit-fils de Louis XIV, le duc Philippe d'Anjou.

Victoire diplomatique indubitable à l'actif du roi de France qui s'empressait, en 1701, d'envahir la Belgique pour la soumettre à une oppression fiscale et à une conscription militaire très dures. Devant cette menace, Angleterre, Hollande, Autriche et Diète impériale de Ratisbonne se groupaient pour former la Grande-Alliance. A ce moment, Louis XIV, âgé de 63 ans, était à son déclin. Le peuple pressuré était mécontent, les finances obérées, la révolution de 1789 se préparait déjà inexorablement. Pourtant, le Roi-Soleil pouvait encore compter sur l'armée la plus nombreuse du monde (270.000 hommes) mais dont l'équipement et l'armement laissaient singulièrement à désirer. Les généraux, choisis surtout parmi les courtisans, étaient dépourvus de toute valeur militaire.

C'est alors qu'apparut la grande figure de John Churchill, duc de Marlborough, né en 1650, et promu, en 1702, commandant en chef des forces britanniques, allemandes et hollandaises, cantonnées dans les Pays-Bas. Ce capitaine, le plus grand de son époque, qui put s'enorgueillir de n'avoir jamais connu la défaite, allait se mesurer, en une bataille mémorable livrée sur le territoire de Ramillies, à l'extrémité est du Brabant wallon, à François de Villeroi (1644-1730), maréchal de France, tristement célèbre par le bombardement barbare de Bruxelles, effectué en 1695, au cours duquel près de quatre mille maisons du centre de la ville furent anéanties.

A l'instar des troupes françaises, l'armée britannique était composée de volontaires ou plutôt de mercenaires recrutés en Europe occidentale, les Anglais n'en constituant que le tiers environ. Mais les hommes étaient parfaitement drillés et dressés à tenir contre les coups de butoir de l'ennemi

Son infanterie, habituée à se mouvoir en carré, était équipée du fusil à silex qui se chargeait debout et dont le

portée théorique de 200 mètres. En fait, que rarement une centaine de mètres. Bien que les ratés fussent fréquents, cette nouvelle arme s'avérait efficace en permettant un tir deux fois plus rapide qu'avec le mousquet à rouet. La cavalerie chargeait à l'épée et les dragons étaient munis de mousquetons; ainsi pouvaient-ils, en cas de besoin, faire office d'infanterie de renfort pour conserver le terrain conquis. Son artillerie, considérée comme la plus mobile d'Europe, tirait des boulets à 400 mètres.

Après avoir évoqué les qualités majeures (surprise, vitesse, tactique et manœuvre) de ce Marlborough que Napoléon lui-même considérait pour son génie, son imagination créatrice et son sens des réalités comme bien supérieur à Frédéric II, le conférencier s'attela à faire revivre aux yeux de ses auditeurs la fameuse opération de Ramillies.

Le 19 mai 1706, Villeroi, qui se trouve sur la Dyle, décide de pousser de l'avant vers Tirlemont. Les troupes de Marlborough sont, à ce moment-là, concentrées dans la région de Bilzen-Maastricht. Le 22 mai, Villeroi pénètre dans Jodoigne tandis que les forces alliées se cantonnent dans la région de Léau-Korswarem. Les deux adversaires commettent alors une erreur commune sur la distance réelle qui les sépare en estimant l'ennemi plus éloigné d'une étape qu'il ne l'était en réalité. Dans la nuit du 22 au 23 mai, Marlborough envoie son adjoint, Cadogan, avec un détachement de cavalerie pour établir le camp de Ramillies. Villeroi, mis au courant de la situation, déploie son armée. Sur ces entrefaites, Marlborough, qui a rejoint Cadogan, observe les mouvements de l'armée française et, en une heure, dans un pays qu'il ne connaît pas, va asseoir sa conception définitive sur les positions de l'ennemi et sur la tactique à adopter, compte tenu de l'état du terrain (la pluie n'ayant cessé de tomber depuis plusieurs jours) et des faibles ondulations du sol hesbignon.

Les forces en présence sont sensiblement égales : 60.000 hommes de part et d'autre. Mais tandis que Villeroi éparpille son armée sur plus de cinq kilomètres entre Autre-Eglise et Tavieres et adopte de ce fait un dispositif à allure concave, vers l'ennemi, Marlborough dispose ses troupes de manière convexe vers les Français de façon à pouvoir déplacer, le cas échéant, des unités d'une aile à l'autre par la corde de l'arc tandis que l'adversaire se voyait astreint, dans la même éventualité, à parcourir tout l'arc.

Les positions sont les suivantes au moment où la bataille va s'engager. Villeroi a placé, à gauche, d'Autre-Eglise à Offus, son infanterie d'élite; au centre, à Ramillies, les gros de son infanterie; à droite, à Tavieres, l'élite de sa cavalerie (68 escadrons). John Churchill, pour sa part, concentre au nord ses meilleurs bataillons anglais avec, derrière eux, 39 escadrons de cavalerie; au centre, ses troupes les moins bonnes, composées de contingents allemands d'infanterie; au sud, des forces de cavalerie en nombre sensiblement égal à celui des Français, ainsi que quelques bataillons hollandais, face à Tavieres. Son intention est et, ici, éclate tout son génie militaire : tromper l'adversaire par une feinte d'attaque principale au nord tout en maintenant son front de fixation au centre puis déplacer, par

la corde de l'arc, avec le maximum de célérité requise, les 39 escadrons de cavalerie du nord vers le sud et, là, porter l'attaque décisive. Encore faut-il, sous peine de voir la manœuvre déjouée, effectuer ce transfert d'unités à l'abri des vues de l'ennemi. Une légère dépression du sol courant de l'ouest de Folx-les-Caves à la ferme de Woyaux et longue de deux kilomètres, facilitera les desseins de l'illustre commandant.

Certes, une fois la ferme de Woyaux dépassée, la colonne de cavalerie sera à découvert et donc parfaitement visible des positions de l'adversaire, mais Marlborough estime, à juste titre, qu'à ce moment, l'ennemi ne pourra plus réagir efficacement d'autant plus que la feinte au Nord et le combat fixateur au centre retiendront le gros des forces françaises.

La bataille se déclenche suivant le scénario génialement improvisé de Marlborough. Au centre, l'artillerie alliée ouvre le feu, tandis qu'au Nord, la pression britannique donne toutes les apparences d'un assaut principal. Le dépression de Woyaux une fois dégagée, les 39 escadrons de la cavalerie alliée concentrés au Nord s'élancent par celle-ci pour effectuer leur changement d'aile. Les Français, ignorant les intentions de Marlborough, ne réagissent pas. Aussi, en peu de temps, 108 escadrons alliés se trouvent réunis au Sud n'ayant, en face d'eux que les 68 escadrons français initiaux. L'aile droite française est rapidement débordée et les alliés atteignent la Tombe d'Hottomond (voir plan).

Villeroi s'efforce de réagir en appelant à la rescousse la cavalerie de sa gauche mais en raison de la distance à parcourir (5 km) et des impedimenta qui gênent considérablement les mouvements des troupes, sa tentative sera vouée à l'échec. Continuant à pivoter vers le Nord, la cavalerie alliée sème le désarroi dans les rangs français; le corps d'élite de l'infanterie française dépose les armes, tandis que les escadrons français non encore décimés s'enfuient. La bataille est finie; elle a duré 5 heures, temps qui peut être considéré comme anormalement long pour l'époque.

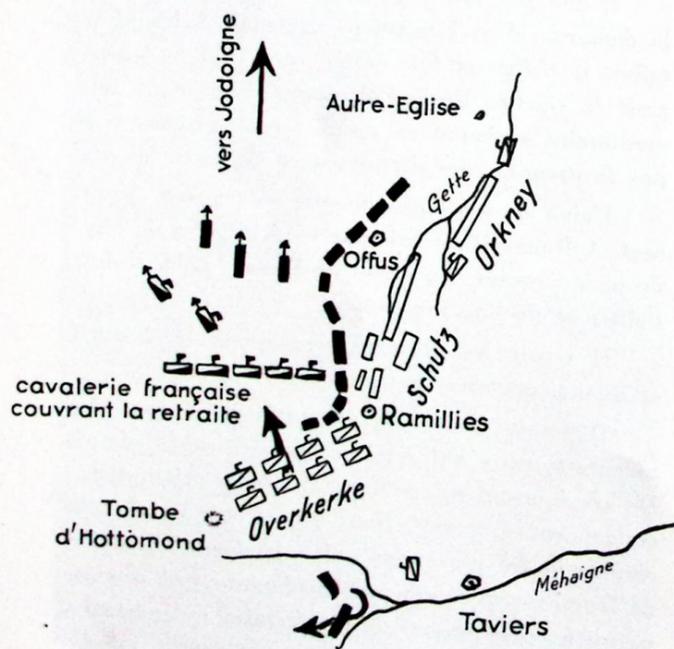
Après un vain essai de résistance de Villeroi sur la Dyle, Marlborough pénètre déjà, le 28 mai, à Bruxelles où les chroniques de l'époque font état d'une lettre autographe de John Churchill remerciant le peuple bruxellois pour son accueil.

Ainsi, le rideau tombe sur une des plus mémorables batailles livrées sur notre continent.

En guise de conclusion, M. Bernard exprima sous les applaudissements nourris de l'assistance, le vœu, qu'à l'instar de celui de Waterloo, le site de Ramillies soit remis en honneur et aménagé en conséquence car, lui aussi, fut le témoin d'un tournant de l'histoire européenne.

Un mot du conférencier pour terminer. Se jouant des difficultés inhérentes au sujet et évitant l'écueil de la sécheresse qui menace toute relation d'ordre stratégique, il fut sur le plan oratoire ce qu'un Marlborough fut sur le plan militaire : sans reproche.

Y. BOYEN.



Echelle : d'Autre-Eglise à Tavieres : 5 km.
Plan de la bataille de Ramillies.

Pourquoi courir à Pise?

par Mademoiselle ROSA HARDOUIN.

Un midi pas comme les autres. Tel aurait pu s'intituler l'exposé de ce jour. Pensez donc; envelopper de mystère le sujet de la conférence et ne rien laisser transpirer jusqu'à l'ultime seconde ne constitue déjà pas en soi un procédé banal bien que vous trouverez toujours des personnes avisées et bien pensantes pour vous rétorquer que la méthode n'est pas nouvelle et qu'elle fut déjà utilisée, sinon chez nous, du moins à d'autres tribunes. Bien sûr, ces auditeurs bien informés auraient eu parfaitement raison s'il s'était agi, en l'occurrence, d'une conférence. Mais, n'anticipons pas et vivons, ensemble, le scénario dès son début.

Au moment précis où M. M.-A. Duwaerts, secrétaire permanent, présentait Mademoiselle Rosa Hardouin à l'assistance, le public dissimulait déjà à grande peine sa vive curiosité. Pourtant, sa patience fut mise à l'épreuve de longues minutes encore car, dans les paroles que la conférencière prononça, en guise de préambule, rien ne paraissait insolite. C'était une invitation à la fois douce et insinuante d'une femme qui aime la nature et veut faire partager son amour à se promener en Brabant, dans ce Brabant dont l'un des titres de gloire et non le moindre est de procurer à tous ceux qui savent encore écouter et regarder des paysages qui, à défaut d'être grandioses, sont, du moins intimement en accord avec notre nature humaine. Une invitation aussi à faire sien le proverbe arabe qui, dans son extrême sagesse, proclame que « la beauté est dans l'œil qui regarde ».



OHAIN — Le romantique moulin à eau.

Puis, comme la première des quelque cinquante diapositives en couleurs projetées apparaissait sur l'écran, le brouillard qui, jusque là, enveloppait le sujet, se dissipa, tout d'un coup. La conférence de M^{lle} Hardouin n'en était pas une mais un vibrant et envoûtant poème en alexandrins dédié à l'une des bourgades les plus ravissantes de notre Brabant wallon : Ohain. Pouvait-on imaginer choix plus judicieux que cette coquette localité aux hameaux pittoresques, aux sites ravissants qui étalent leur douceur de vivre tout au long et au flanc des escarpements boisés. C'était à une véritable leçon de dissection que nous conviait M^{lle} Hardouin mais d'une dissection qui n'avait rien de rebutant puisqu'elle était centrée sur les bois et prés, vallons et coteaux, sur les étangs aussi, les ruisseaux, la bruyère sans oublier chapelles rustiques, clochers pointus, porches antiques, rues escarpées, panoramas inoubliables.

Pour chaque photo qui se profilait sur la toile, la poétesse avait su trouver les vers correspondants et les accordailles étaient à ce point parfaites qu'on se demandait parfois si c'était bien l'image qui avait inspiré le texte ou si, par un effet d'enchantement, l'inverse ne s'était pas produit. Quoi qu'il en soit, cette ode à la gloire d'Ohain fut particulièrement prisée par le public et le moins qu'on puisse dire c'est qu'une fois de plus les absents eurent tort. Efforçons-nous, pourtant, à leur intention et avec l'aide de quelques vers extraits du poème obligamment prêté par M^{lle} Hardouin de leur faire revivre, par la pensée du moins, cette séance toute baignée d'un souffle lyrique.

A la vue de l'ancien manoir seigneurial, la poétesse, constate avec un brin de mélancolie :

« Sous le portique altier, plus de fière princesse
Mais l'herbage au sentier que le vent seul caresse »

L'église Saint-Etienne et son clocher pointu lui inspirent ces beaux vers :

« Que le vitrail gothique et le porche roman
Appellent les mystiques sous le rameau tremblant »
« Coucou ! je me cache, moi le clocher pointu
et je ne fais point tâche en cet endroit feuillu »

Elle rêve devant les blés mûrs :

« Les gerbes ont les grâces d'un galant menuet,
se courbent, s'enlacent à ce jeu désuet »

Elle rêve encore devant les pièces d'eau :

« Ici l'onde murmure, jamais, elle ne rugit.
Tout au long des pâtures, voyez-là qui surgit »

Elle médite face au vieux moulin :

« Moulin, tu dors, le progrès va trop vite
Moulin, tu dors, le progrès va trop fort. »

Encore, cette ravissante chapelle inclinée, découverte, au hasard d'une promenade, par la conférencière et qui lui suggéra le titre de sa poésie :

« Pourquoi courir à Pise voir une tour penchée ?
Ne suis-je pas bien mise et aussi déhanchée. »

Nous pourrions poursuivre les citations. Mais arrêtons-nous, ici, et attendons que les premiers effluves du printemps embaument l'atmosphère. Alors :

« Laissons notre voiture et suivons le chemin.
Partons à l'aventure sans souci pour demain »

Suivons le conseil de M^{lle} Hardouin. Apprenons à mieux connaître ce merveilleux joyau aux mille et une facettes qui a nom : Ohain; nous apprendrons ainsi à mieux l'aimer.

Y. BOYEN.

Moulins du Brabant

par MARCEL BERGÉ,

Professeur à l'Athénée royal de Schaerbeek.

Pouvait-on concevoir un thème d'une plus brûlante actualité que celui traité, le 7 décembre dernier, en notre salle de conférences de la rue du Lombard, par M. Marcel Bergé. D'actualité ? Assurément ! Ignorez-vous que l'année 1960 verra éclore, sous notre ciel, une campagne nationale en faveur de nos moulins ? Ignorez-vous que les promoteurs de ce mouvement espèrent obtenir, à cette occasion, un succès encore plus retentissant que celui pourtant estimable remporté au cours de la défunte année 59 par l'opération Musées ?

Nous nous abstenons de présenter, ici, M. Marcel Bergé. Cet éminent professeur est trop connu de nos habitués et de nos lecteurs pour ses talents multiples de conférencier et ses ouvrages remarquables pour qu'il soit encore nécessaire d'y revenir dans ces colonnes. Ceci dit, examinons le sujet développé.

En guise de préambule, l'orateur rappela très judicieusement une notion peut-être élémentaire mais trop souvent méconnue à savoir qu'il existe deux types principaux de moulins : ceux actionnés par l'eau et ceux mûs par le vent. Mise au point opportune si l'on songe que l'imagination populaire a trop vite tendance à associer le terme moulin aux seuls édifices chantés par Miguel de Cervantes dans son immortel chef-d'œuvre : « Don Quichotte de la Mancha ».

Ensuite, le conférencier aborda le problème quelque peu nébuleux de l'origine des moulins. Suivant une opinion couramment admise, ceux-ci remonteraient au temps des Croisades. Mais, en cette matière comme en toute autre, il convient d'être circonspect. A vrai dire, seule l'ascendance orientale des moulins paraît fermement établie et n'est en tout état de cause plus mise en doute par les historiens et autres chercheurs. Quant à la période précise de leur apparition dans nos régions, il est pratiquement démontré que les moulins à eau, qui, soit dit en passant, constituent la première application connue de l'énergie hydraulique, étaient déjà en usage à l'époque carolingienne; ceux à vent seraient, pour leur part, d'importation contemporaine aux Croisades.

Puis, M. Bergé examina, le rôle dévolu aux moulins au cours des siècles. Parmi les activités multiples, il retient la mouture du seigle et du froment à des fins alimentaires, l'expression de l'huile de colza qui servit longtemps à l'éclairage de nos aïeux, et encore, le broyage de la pâte à papier.

Envisageant le problème sous l'angle juridique, le conférencier éclaira la lanterne de bon nombre d'auditeurs en faisant remarquer que dans le passé et à l'égal d'autres régions, le droit de moudre en Brabant n'était pas laissé à l'initiative privée mais était conféré par diplôme ducal suite à des requêtes effectuées en bonne et due forme et moyennant redevance à payer au seigneur. Ces pratiques qui donnèrent lieu, on s'en doute, à des abus multiples disparurent en 1793 sous l'effet d'une loi abolissant tous les droits banaux à l'égard des châtelains.

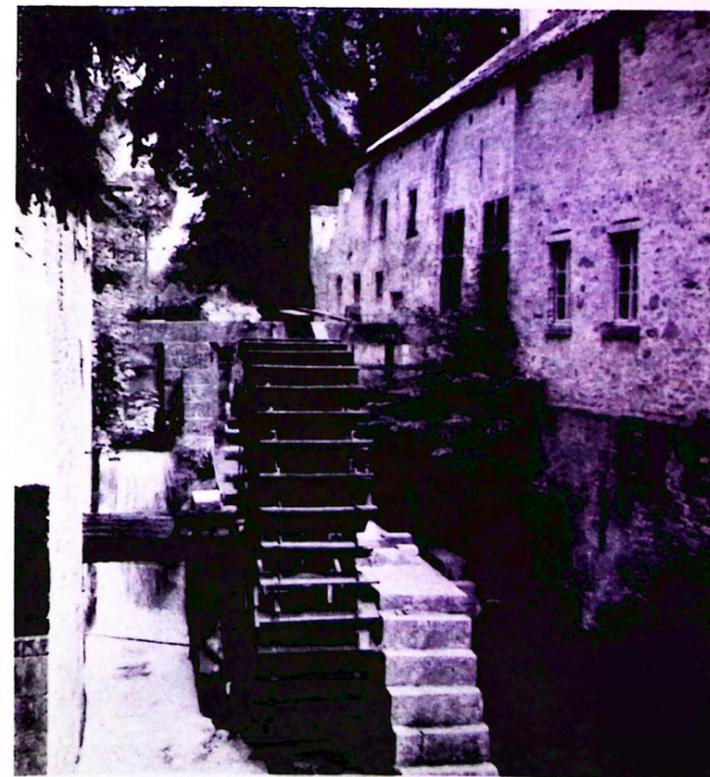
Abordant ensuite le cœur même de son exposé, M. Bergé constata, non sans amertume, que dans la région bruxelloise du moins, les moulins ont pratiquement disparu de la circulation. Les chutes d'eau du Parc Josaphat à Schaerbeek pleurent leur beau moulin d'antan; le fier Luizenmolen d'Anderlecht n'est plus qu'un souvenir. Jadis, pourtant, ils étaient nombreux et il existait même une permanence dans la fonction de meunier. Des familles entières, de génération en génération, se spécialisèrent dans l'art de la mouture acquérant de la sorte de véritables titres de noblesse meunière et constituaient d'authentiques dynasties de meuniers, notamment dans la province du Hainaut.

Citons, parmi les plus illustres, les Spelkens et les Van Volsem.

Corrélativement, des dynasties de charpentiers spécialisés dans la réfection des moulins endommagés virent le jour. Elles aussi se sont éteintes aujourd'hui.

Malgré ces constatations pessimistes, il subsiste encore en Brabant suffisamment de jolis moulins pour inciter le conférencier à vagabonder dans notre belle province, au fil de l'eau d'abord, dans les campagnes et sur les promontoires balayés par le vent ensuite. Suivons-le.

Nous voici, par le truchement de superbes diapositives couleurs, sur le Démer où le charmant moulin de Testelt, édifié au XVI^e siècle par les princes d'Ardenberg, nous fait de l'œil. Puis, c'est Diest et son pittoresque édifice de 1553, ouvrage commandé par les princes de Nassau; Aarschot et son bâtiment grandiose. Un bond jusqu'à la Dyle et apparaissent le moulin de Rotselaar, toujours en activité, celui d'Herterlee cédé à l'abbaye de la localité; celui encore fort beau de Limal. L'Yse nous convie à admirer le moulin très décoratif d'Huldenberg avec ses arcatures anciennes et son proche parent de Loonbeek. Après avoir coudoyé la Senne et la Sennette pour contempler le moulin de Hal, ayant appartenu à la famille Van Volsem et celui de Rebecq-Rognon, ancienne propriété des princes de Montmorency, nous abordons le Payottenland avec, à l'avant-plan, le moulin de Lennik-Saint-Quentin,



BRAINE-LE-CHATEAU — Le moulin à eau.

qui a tenté le pinceau de bien des artistes, auquel succède celui de Tollembeek, gravement endommagé pendant les guerres de religion mais heureusement restauré par la famille Walkiers. Deux bâtiments y sont juxtaposés, l'un servant à broyer le grain, l'autre le colza.

Deux pas à franchir et nous sommes à Gammerages avec son magnifique bâtiment.

Sur le tapis magique de M. Bergé, nous gagnons bien vite Grimbergen avec son « Gravenmolen », moulin comtal où le peuple était astreint à faire moudre le grain. Mais, là comme ailleurs, les seigneurs avaient autorisé sous condition certaines familles à posséder leur moulin particulier tel le « Liermolen » immortalisé par les peintres. Encore un saut dans l'espace et nous nous retrouvons en Brabant wallon, à Braine-le-Château, avec son monument classé doté d'une fort belle roue et, de surcroît, complètement remis en état par le Syndicat d'initiative de la commune, à Braine-l'Alleud ensuite, à Orp-le-Grand encore, où le moulin a conservé sa roue grâce à des appoints métalliques, à Noville-sur-Méhaigne aussi où subsiste un moulin, témoin muet et impassible de la célèbre bataille de Ramillies en 1706, à Villers-la-Ville, enfin, où sommeille dans le cadre grandiose des ruines le vieux moulin abbatial.

Abandonnant, bien à regret, la revue des moulins à eau, le professeur Bergé invita, ensuite, son auditoire à l'accompagner dans son nouveau périple brabançon entièrement réservé, cette fois, aux moulins à vent.

A tout seigneur, tout honneur, Malderen ouvre le ban. Son moulin d'un type extrêmement primitif est considéré comme l'un des plus anciens du pays. Il date de 1119 et est classé comme monument civil. Puis défilent, à tour de rôle, le moulin de Gelrode remarquablement situé mais dont les ailes ont beaucoup souffert, celui de Schaffen à Fallure martiale, de Lombeek-Notre-Dame, l'un des plus intéressants du Payottenland d'où l'on découvre un panorama très étendu sur la Dendre et la ville de Ninove; de Pamel, dans un paysage spécifiquement breughelien; de Langdorp encore dans un cadre délicieux de bois de sapins; de Kortenaeken également au charme combien discret.

Les plus anciens moulins à vent étaient construits entièrement en bois. A partir du XVI^e siècle, on commença à les bâtir en pierre. Le plus caractéristique, à cet égard, reste celui de Saintes que nous visitons maintenant. Edifié en 1500, il est toujours en activité, cas digne d'être signalé car devenu exceptionnel à l'heure présente. Un dernier

coup d'œil sur le moulin de Nil-Saint-Vincent et le conférencier en vint à l'ultime chapitre de son exposé qu'il entama sur une note défaitiste pour le clôturer par des considérations où scintillait une lueur d'espoir. Voyons-en l'essentiel.

Que constatons-nous de nos jours ?

Les moulins à eau sont presque tous abandonnés tandis que les moulins à vent paraissent irrémédiablement appelés à la destruction. Pourquoi ? En raison surtout de la concurrence faite par les minoteries qui rendent l'exploitation des moulins de plus en plus précaire. Au surplus, les frais d'entretien ont augmenté dans des proportions considérables de sorte que les meuniers se trouvent placés devant l'alternative d'abandonner leur moulin ou d'accepter la motorisation. Faut-il conclure que les moulins appartiennent à une époque révolue ? M. Bergé pense que non et souhaite qu'ils puissent encore être sauvés. Ne parle-t-on pas de restaurer celui de Villers-la-Ville ? Le moulin de Keerbergen, bravant le temps dans son paysage de prairies et de sapins, ne continue-t-il pas d'attirer une foule de vilégiateurs ? Celui d'Aarschot ne survit-il pas grâce à l'exploitation commerciale qui est devenue son sort ? Celui d'Assent, sur lequel pesait une grosse menace, n'a-t-il pas été démonté pour être reconstruit sur les bords des fortifications diesthoises à deux pas de la plage communale ?

Et le conférencier d'énumérer encore le moulin à eau de Chaumont-Gistoux qui fait présentement office d'hôtel accueillant en bordure du Train, et l'ancien moulin seigneurial de Tourneppe, vendu au début de ce siècle et transformé, depuis lors, en une opulente maison de plaisance.

Non, tout espoir n'est pas perdu, conclut M. Bergé. Les moulins, ces témoins d'une des plus respectables activités industrielles de notre passé, méritent d'être conservés à tout prix. Ne font-ils pas partie du visage traditionnel de notre pays, de notre patrimoine national ? Ne concourent-ils pas au développement des arts en inspirant encore et toujours nos peintres ? Ne sont-ils par là, offerts à nous pour l'agrément des yeux et du cœur ?

La durée et l'intensité des applaudissements qui ponctuèrent la péroraison du conférencier prouva à suffisance combien le nombreux public présent partageait cette opinion.

Allons ! Hissons fièrement l'étendard des moulins et, en avant, pour l'opération 1960 !

Y. BOYEN.

MALDEREN — Le plus ancien moulin à vent du Brabant (1119).



14 DECEMBRE 1959.

« Wat Leuven haar bezoekers en toeristen wil aanbieden »,

par JOSEPH VAN RIJCKEL,

Directeur du Syndicat d'Initiative de Louvain.

Pour ce premier midi en langue néerlandaise de notre 12^e cycle de conférences, appel avait été fait à une valeur sûre, en l'occurrence, M. Jos. Van Rijckel. Valeur sûre, disons-nous en raison de la personnalité même de l'invité, directeur du Syndicat d'Initiative de Louvain et chef de bureau au Service des archives de la ville; en raison aussi, comme le rappela M. M.-A. Duwaerts, de l'inlassable dévouement avec lequel le conférencier se consacre, depuis plusieurs lustres déjà, au développement de la cause touristique, en général et de celle de sa chère localité, en particulier.

C'était, précisément de cette dernière que M. Van Rijckel se proposait d'entretenir le public. Mais, dès l'abord, le conférencier avoua son impuissance à brosser, en une trentaine de minutes, un tableau complet des richesses inestimables que recèlent Louvain et son agglomération. Si, par la force des choses, son exposé fut embryonnaire, il se révéla suffisamment substantiel pour inciter l'auditoire à se rendre, au plus tôt, sur place pour déguster ce festin artistique dont un délicieux avant-goût lui était procuré en salle close.

Envisagée sous l'angle de la superficie, Louvain peut être taxée de villette. Son diamètre, en effet, dépasse à peine, deux kilomètres. Mais cette cité si comprimée peut s'enorgueillir d'être, à la fois, un grand foyer d'humanisme et de culture et une pépinière artistique. Un foyer d'humanisme et de culture, elle l'est, grâce à son université fondée en 1425 et qui vit défilier quelques grands noms de l'histoire européenne tels : Erasme, Vésale, Juste-Lipse, le pape Adrien VI et plus récemment le cardinal Mercier. De nos jours encore, le spectacle des quatorze mille étudiants se mêlant aux quelque trente-cinq mille autochtones n'a pas son pareil. Mais Louvain reste, avant tout, une pépinière des arts. En flânant, au gré de sa fantaisie, dans les rues de la cité et en s'accompagnant d'un choix de diapositives en couleurs triées sur le volet, M. Van Rijckel n'eut aucune peine à le démontrer. Suivons le, discrètement.

A tout seigneur, tout honneur, voici, sur la Grand'Place, l'Hôtel de Ville, chef-d'œuvre de Mathieu de Layens, construit en quinze ans de 1448 à 1463, en gothique flamboyant, un des plus purs joyaux de l'Europe occidentale. Les statues qui garnissent les niches représentent des personnages historiques.

Empereurs, rois, seigneurs, artistes, savants s'y trouvent figés pour les siècles. Parmi les plus récents, citons Léopold I et Napoléon III. Non loin de là, nous voyons, un bâtiment en néo-gothique la « Table Ronde » reconstruit par l'architecte Max Winders. Ce édifice, actuellement filiale de la Banque Nationale, servait, autrefois, à l'usage des chambres de rhétorique. Nous quittons, momentanément, la Grand'Place et nous abordons la rue de Namur qui possède la particularité de condenser sur son parcours tous les styles architecturaux. Les Halles Universitaires à l'origine Halle aux Draps, possèdent un rez-de-chaussée du XIV^e siècle en gothique primaire et un étage du XVII^e siècle en style baroque. Puis se succèdent une série de collèges : celui du Saint-Esprit en styles Louis XIV et Louis XVI, celui du Roi en style Louis XVI, de même que celui des Prémontrés, le collège Van Dale aussi, magnifique spécimen en Renaissance.

Abandonnons la rue de Namur pour contempler la Bibliothèque universitaire en néo-renaissance, œuvre de l'architecte américain Whitney Warren avec sa majestueuse tour de 85 m de haut renfermant un des trois carillons

que possède Louvain, les deux autres étant abrités respectivement par les églises Sainte-Gertrude et Saint-Pierre. Puisque nous parlons de Saint-Pierre, retournons sur la Grand'Place pour admirer cette magnifique collégiale qui recèle, de surcroît, de riches œuvres d'art dont les célèbres tableaux « La Cène » et « Le Martyre de Saint Erasme » de Thierry Bouts. Les églises remarquables foisonnent d'ailleurs, sous le ciel louvaniste : Saint-Michel construit de 1650 à 1666 avec sa superbe façade baroque; dans ce style, la plus belle, sans doute, de tout le pays; Saint-Quentin, moins connue mais dont l'intérieur fait rêver bien des artistes; Saint-Jacques, avec sa tour romane en piteux état et sa cloche suspendue en plein air depuis 1478; Sainte-Gertrude avec ses incomparables stalles en bois de chêne sculpté et sa flèche ajourée, œuvre du génial architecte bruxellois Jean van Ruysbroeck. Voyons encore la Tour dite de Jansenius élevée sur la base d'une tour de la première enceinte par Jansenius dont le célèbre ouvrage l'Augustinus fit l'objet des polémiques les plus passionnées.

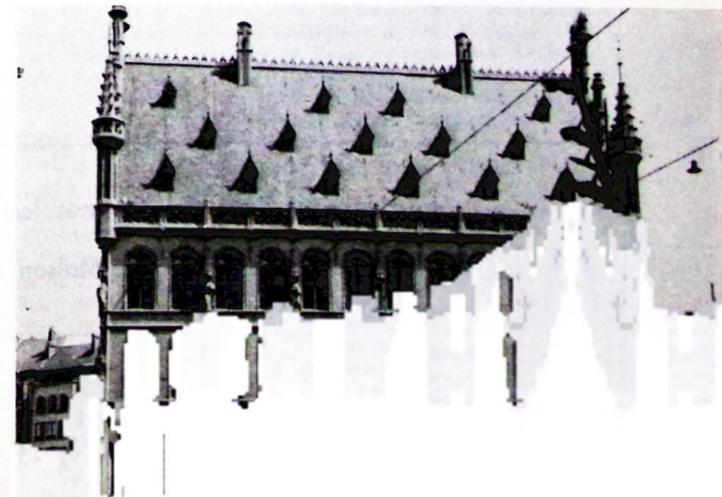
Avant de sortir de la ville, car nous nous apprêtons à la quitter, peut-on imaginer havres plus reposants que le Grand Béguinage, avec ses ruelles, ses façades typiques, son église de 1305, transformée en musée d'art religieux et le parc Saint-Donat où de beaux vestiges de la première enceinte de la ville s'offrent à notre vue. Mais déjà, le conférencier nous emporte au Mont César, question sans doute de jouir d'une vue panoramique de Louvain. Car nous ne nous y attardons pas, il reste encore tant de choses à voir dans la périphérie : le Château d'Arenberg, l'Abbaye de Parc, leurs moulins à eau toujours en activité; le Bois d'Herverlee et son prolongement naturel, la Forêt de Meerdaal, lambeau de l'immense forêt charbonnière, qui, à l'égal du Bois de la Cambre et de la Forêt de Soignes pour la capitale, font office de poumon pour la cité universitaire. Nous arrivons, enfin, au terme du voyage. Les Eaux-Douces avec ses sentiers, ses drèves, ses étangs, sa chapelle, son luna-park ultra-moderne, l'un des mieux équipés d'Europe, nous invitent à la relaxation dans un cadre d'une pénétrante séduction.

Remercions M. Van Rijckel de nous avoir rappelé qu'en visitant Louvain et ses alentours, nous sommes assurés de nous voir offrir un bain de jouvence non seulement pour le corps mais aussi et surtout pour l'esprit.

Y. BOYEN.

LOUVAIN — La Table Ronde.

(Photo de Sutter)



MIDIS DU TOURISME

PROGRAMME JANVIER - FÉVRIER

- 11 janvier **REMPARTS BRABANÇONS DU MOYEN AGE ET RESTAURATION DE LA TOUR SIMONE A NIVELLES** par M. V.-G. MARTINY, Architecte provincial en chef - Directeur.
- 18 janvier **OPERATION MUSEES, an II**, par M. G. LORPHEVRE, professeur.
- 25 janvier « **ONZE HEILIGEN EN DE BRABANTSE FOLKLORE** » par M. Bernard HENRY, Secrétaire général de l'Association belge des Ecrivains du Tourisme.
- 1 février « **LE CARNAVAL DE BINCHE ET L'ORIGINE DU GILLE** », par M. S. GLOTZ, Conservateur.
- 8 février **LE PARC ARCHEOLOGIQUE DE MONTAUBAN-BUZENOL ET LES DECOUVERTES DE 1958**, par M. E.P. FOUSS, Conservateur-Directeur.
- 15 février **LA DENTELLE DE L'OMMEGANG**, par M^{me} RISSELIN, Conservateur.
- 22 février « **OUDENAARDE PAREL VAN DE VLAAMSE ARDENNEN** », par M. VAN MOERKERCKE, Secrétaire permanent de la Fédération touristique de la Flandre Orientale.
- 29 février **RESTAURATION DE LA TOUR DE LA RUE DE VILLERS**, par M. ROMBAUX, Architecte de la Ville de Bruxelles.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le fait, qu'à partir du 11 janvier, les Midis du Tourisme auront lieu à la Maison du Roi, Grand-Place, à Bruxelles.

Calendrier Touristique et Folklorique

JANVIER

GAMMERAGES, 25 : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul, Coutume remontant à l'année 1382.

FEVRIER

LOUVAIN, 2 : Fête patronale de l'Université. A 10 heures, messe solennelle en l'église Saint-Pierre. Cortège. Séance académique.
9 : Fête quinquennale du club des

étudiants de l'Alma Mater. Caractère international.

17 : Commémoration de la mort du Roi Albert. Caractère local.

EXCURSIONS - VISITES - ITINERAIRES

EXCURSIONS PEDESTRES DOMINICALES DE « PEGASE »

(Faites en décembre et données à titre documentaire.)

1. Réunion : avenue du Silence, Drogenbos, Zontbeek, Dwersbos, Meigemheide, Tourneppe, Sept Fontaines, Terheiden, Vaterbos, Rhode-Saint-Genèse. — 15 km.
2. Promenade circulaire. — Départ en train pour Ottignies, Le Blanc Ry, Bois de Lauzelle, La Baraque, Bloc Ry, Bruyères, Buchaux, Vivier-le-Duc, Beurieux, Bois et Ferme de Franquennes, Ottignies, retour en train. 18 km.
3. Réunion : Place Rouppe. Départ en

tram « W » pour Plancenoit, Château de Fichermont, La Marache, Chapelle Saint-Jacques, Joli-Bois, Chenois, Ferme Lacroix, Ferme Op-Rhode, Chapelle Sainte-Anne, Grande Espinette. 16 km.

Local : 37, Parvis Saint-Gilles
Section de Bruxelles.

« **LES AMIS DE LA NATURE** »
ACTIVITE DE PLEIN AIR
JANVIER 1960

DIMANCHE 3. — R.V. à Tervuren (terminus tram 40) à 9 h 45. — Itin. : Duisburg, Loonbeek (déjeuner), Marie-

gijbsbos, Huldenberg, Lindaal, IJzer, Tervuren.

DIMANCHE 10. — R.V. Place Communale de Boitsfort à 9 h 45. — Itin. : Vuylbeek, Sentier des Bouleaux, Vallon des Chênes, Notre-Dame-de-Bonne-Odeur (déj.), Etangs de Groenendaal, Froide Vallée, Avenue Brassine, Grande Espinette.

DIMANCHE 17. — R.V. Porte de Ninove à 9 h 30. En vicinal jusqu'à Dilbeek. Itin. : Begijnborre, Zierbeek, Ternat (déj.), Château de la Motte, Ten Broek, Grand Bigard.

DIMANCHE 24. — R.V. Gare du Quartier Léopold à 8 h 45. En train jusqu'à Ottignies. Itin. : Bruyères, Tour d'Alvaux, Mont-Saint-Guibert (déj.), Héviliers, Vallée de l'Orne, Court-Saint-Etienne, Ottignies.

CONTACTS

CONCERTS — REDUCTION SUR LES PRIX DES PLACES

En la salle des concerts du Conservatoire de Bruxelles :

MARDI 19 JANVIER 1960, A 20 HEURES : Concert d'Echange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire National supérieur de musique de Paris.

Au programme : œuvres de François Couperin, Haendel, Gluck, Beethoven, Martin Marais, Wagner, Chausson, Duparc, Serventi, Debussy, pour chant, piano et violoncelle.

MARDI 26 JANVIER 1960, A 20

HEURES : SOIREE ARTISTIQUE consacrée à l'ART DRAMATIQUE FLAMAND avec le concours de lauréats et d'élèves de la classe d'art dramatique flamand du Conservatoire Royal de Bruxelles. — Professeur : Monsieur Luc Maréchal.

Au programme : DE WARE VRIEND (pièce en 3 actes) de Goldoni.

MARDI 2 FEVRIER 1960, A 20 HEURES : Concert d'Echange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire National de musique de Prague.

Au programme : œuvres de J.S. Bach, Liszt, Slavik, Dvorak, Martinu.

PRIX DES PLACES : Dix (10) francs

(au lieu de 20 F) par place et par soirée pour les membres de la Fédération Touristique de la Province de Brabant et pour les personnes de leur famille (demander la réduction au moment de la commande des billets, soit au bureau de location, soit au contrôle, le soir du Concert).

RESERVATION DES PLACES : Gratuite au bureau de location du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles, 30, rue de la Régence (de 9 heures à midi et de 14 à 17 heures, sauf dimanches et jours fériés, les samedi de 9 heures à 12 heures).

La location est ouverte.

**CERCLE D'ART THEATRAL
« ROYAL EUTERPE »**

Au Théâtre Royal Flamand, 145, rue de Laeken, Bruxelles, le vendredi 15 janvier 1960, à 20 heures, seconde représentation dramatique.

Au programme : « LE TROISIEME JOUR » de l'excellent auteur Hongrois Fodor, impeccablement adaptée par Victor Francen.

C'est l'histoire millénaire de la Résurrection du Christ. Pièce mystique traitée comme une énigme policière ou les opinions de quiconque sont respectées.

Le spectacle sera suivi de sauterie. Les membres de la Fédération Touristique et leur famille pourront se procurer des places numérotées à partir du 5 janvier 1960 :

— Chez M. J. Louvois, 39, rue au Beurre. Tél. : 11.06.79.

— Des places à prix réduit au guichet du Théâtre, le jour du spectacle.

— Les deuxièmes balcons sont gratuits.

**ARDENNE ET GAUME
A.S.B.L.**

Parc National de Furfooz.

En la salle du Centre Culturel d'Ixelles, 13, rue Mercelis :

Le lundi 18 janvier 1960, à 20 h 15 : DEVASTATION ET PROTECTION DE LA NATURE EN BELGIQUE, suivie de la projection de trois cents clichés-couleurs représentant nos sites dévastés et protégés ainsi que le Parc National Albert.

Des places numérotées seront réservées aux personnes qui en feront la demande par un versement de 10 francs, en précisant l'objet, au C.C.P. 6316.76 de Fr. FOULON, PARC NATIONAL Furfooz-Anseremme. Des tickets numérotés leur parviendront.

**LES PRIX DE LITTERATURE
DE LA PROVINCE DE BRABANT**

Le concours de 1959 pour l'attribution des Prix du Brabant était réservé aux essais.

Le jury se composait comme suit :

Président : M. E. Spaeltant, membre de la Députation permanente.

Vice-Président : M. Alles, membre de la Députation permanente.

Membres : MM. Boon, Hanse, Meilander, Boeye, conseillers provinciaux ; A. Bernier, R. Herreman, H. Teirlinck, A. Paris, hommes de lettres.

Délégués des concurrents : MM. R. Bodart et R. Brulez.

Secrétaire : M. A. Vercruyssen.

La Députation permanente entérinant les propositions qui lui ont été faites par le Jury a accordé le prix du Brabant de littérature française à M^{lle} Madeleine DEFRENNE pour son œuvre « Odilon Jean Périer ».

La lauréate, née en 1916 à Genval

et domiciliée actuellement à Uccle est professeur d'Athénée.

Pour la littérature flamande, le Prix du Brabant a été accordé à M. A.J.J. DELEN pour son œuvre « De Grafische Kunsten door de Eeuwen heen ».

Le lauréat est né en 1883 à Louvain et habite actuellement Anvers. Il est conservateur honoraire du Cabinet Municipal des Estampes et Conservateur en Chef honoraire du Musée Royal des Beaux-Arts d'Anvers.

Sur proposition de la Commission Provinciale de littérature, la députation permanente a accordé, pour l'année 1959, des primes aux écrivains ci-après : J. Leirens, J. Meuris, M. Lobet, J. Delmelle, Th. Bogaerts, E. Bergen et M^{lle} Chris. Yperman.

De plus une somme de 25.000.— F a été consacrée à l'encouragement des revues littéraires ci-après :

Le Thyse — La Revue Nationale — Marginales — Jalons — Scarabée — Phantoms — Eigen Schoon en De Brabander — Tijdschrift van de Vrije Universiteit Brussel — De Geus.

PRIX DE COMPOSITION MUSICALE

Le prix de composition musicale de la Province de Brabant d'un montant de 25.000 F attribué par voie de concours et réservé en 1959 aux œuvres de musique de chambre y compris les œuvres chorales et vocales, a été décerné par la Députation Permanente, sur proposition du Jury à M. Pierre Moulart d'Uccle, né à Saint-Gilles, le 24 septembre 1907, auteur d'un quatuor à cordes.

Le Jury était composé de MM. Gaston Brenta, René Bernier, Marcel Quinet, Arie Van de Moortel et Robert Wangermee.

L'œuvre primée sera créée au cours du vernissage de l'exposition des Beaux-Arts de la Province de Brabant pour 1960.

Le prix de composition musicale de la Province est décerné annuellement.

DES PRIX POUR LES METIERS D'ART

Sur proposition de la Commission provinciale des Beaux-Arts, la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant a attribué ses trois prix annuels de métiers d'art d'un montant respectif de 15.000.— F, 10.000.— F et 5.000.— F : le premier à M. Milo Ghobert pour un vitrail intitulé « Ange musicien » ; le deuxième prix à M. Jules De Paepe, pour son dessin de nappe en dentelle de Venise et Broderies et le troisième prix à M. Jac Boonen pour les gravures de l'album « Les Spasmodiques ».

**BRUXELLES
ET LES GRANDS TRAVAUX ROUTIERS
EN 1960**

Il y a déjà 24 mois, que les principaux grands travaux routiers de Bruxelles sont terminés. Le moment est donc venu d'en voir les résultats. Ceux-ci ont été présentés par M. Vanaudenhove, ministre des Travaux publics et de la Reconstruction, au cours d'un déjeuner-causerie organisé, par le Syndicat d'Initiative de Bruxelles.

M. Vanaudenhove a fait remarquer que malgré les conditions défavorables engendrées par l'Exposition universelle, l'augmentation du nombre des accidents dans l'agglomération bruxelloise n'a atteint que 16,6 % en 1958, par rapport à 1957, alors que l'accroissement du trafic dépassait les 20 %. Le nombre de tués et de blessés graves a, cependant, diminué de 1,7 %. Les statistiques des 9 premiers mois de 1959 sont encore beaucoup plus favorables qu'en 1958 : 19,1 % d'accidents en moins, 9,8 % de diminution du nombre des tués et des blessés graves.

Grâce à l'utilisation des boulevards de ceinture, a poursuivi le ministre, le trafic de pénétration vers le cœur même de la ville a été facilité et soulagé. Quant aux carrefours, qui ont été maintenus à niveau, il s'est avéré au cours de ces deux ans, que les points névralgiques de Bruxelles ont été tous désembouteillés.

Mettant ensuite l'accent sur la rentabilité de ces travaux, M. Vanaudenhove a déclaré que des économies globales de plus de 200 millions de francs ont été réalisées annuellement depuis la mise en service du nouveau réseau routier bruxellois. Ces économies atteindront 300 millions après 10 ans. Le temps économisé représente environ la moitié de ces économies.

Des comptages, effectués en permanence par le service du trafic routier montrent que la circulation journalière dans les tunnels de la petite ceinture a dépassé souvent les 30.000 véhicules (moyenne journalière annuelle : plus de 25.000 véhicules). Le pourcentage de trafic empruntant les ouvrages d'art par rapport au trafic total est de 64 %. Dans les souterrains de la Porte Louise, la circulation moyenne journalière dépasse 40.000 véhicules.

Le seul problème qui n'est pas encore résolu est celui du parking. Le ministre a toutefois fait observer que les différents travaux d'aménagement ont considérablement augmenté les possibilités de parking. Du côté de l'avenue Louise, notamment, les 541 emplacements qui existaient avant l'exécution du programme routier ont fait place à 610 emplacements parfaitement conditionnés. Entre la Porte de Namur et la rue Belliard, on dispose maintenant de 434 emplacements ; entre la rue Belliard et la place Madou : de 347 emplacements et entre cette dernière place et la Porte de Schaerbeek on trouve quelque

175 emplacements, soit au total 1433 possibilités de stationnement sur un tronçon de 2 km. Enfin, 1100 places de parking ont été aménagées sous le jardin du Mont-des-Arts et 2200 sont en cours d'aménagement sous la Cité administrative. Le seul moyen pour résoudre ce problème, c'est d'arriver à une collaboration étroite entre pouvoirs publics et l'initiative privée a précisé le ministre.

Faut-il encore prévoir des travaux du même genre à Bruxelles ?

Le ministre a constaté que l'approbation unanime des usagers démontre clairement que le programme initial prévu par son département doit être exécuté dans un proche avenir. Aussi, sans pouvoir préciser une date d'exécution, M. Vanaudenhove a-t-il annoncé les travaux à réaliser : construction des passages inférieurs pour voitures à la porte de Namur, à la place du Trône et à la rue Belliard ; construction d'un tunnel dans l'axe de l'avenue Louise sous les carrefours des rues du Bailli et Defacqz ; aménagement de la Grande Ceinture entre le square Montgomery et le Bois de la Cambre ; dédoublement de la chaussée de Wavre depuis

le carrefour de la Chasse jusqu'à Anderghem, en passant sous le boulevard général Jacques ; dédoublement de la chaussée de Louvain entre l'avenue de Rodebeek et Zaventem, tronçon qui sera exécuté dès le printemps prochain et qui formera la première partie de l'autoroute Bruxelles-Liège ; modernisation de l'avenue Brugmann jusqu'à Ma Campagne ; aménagement de l'avenue Winston Churchill ; liaison entre la chaussée de Mons à Veeweyde et l'avenue Fonsny et achèvement du ring autour de Bruxelles, afin de permettre au trafic de transit de ne pas devoir traverser la capitale.

De plus, la construction d'un viaduc, reliant la place Poelaert à l'église de la Chapelle, en passant au-dessus des rues des Minimes, Haute et Blaes, permettra de résoudre entièrement le problème que pose encore le goulot de la Porte Louise, dont le tunnel sera prolongé jusqu'à hauteur des Minimes. Cette nouvelle artère créera une liaison directe entre le boulevard de l'Impératrice et le haut de la ville.

Pour continuer ces travaux des centaines de millions sont nécessaires. Les pouvoirs publics ne peuvent pas

perdre de vue la grande rentabilité du programme qui est envisagé, a dit le ministre. Le Fonds des Routes, qui a financé jusqu'à présent les travaux routiers de Bruxelles et dont le montant s'élève à plus d'un milliard, est convaincu de cette rentabilité. Bruxelles pourra donc devenir dans un avenir très proche la ville européenne où la circulation sera la moins difficile. Des travaux dans d'autres villes verront aussi le jour.

L'exposé du ministre a été longuement applaudi par la très nombreuse assistance, parmi laquelle on notait la présence de M. Warland, président du Syndicat d'Initiative ; M. Lucien Cooremans, bourgmestre, M^{lle} Van Leynseele, échevin des Beaux-Arts de Bruxelles ; MM. Wielemans, bourgmestre de Forest ; De Keyser, bourgmestre d'Uccle ; Pinkers, bourgmestre de Charleroi ; Marcou, président honoraire de la Cour d'Appel ; ainsi que MM. Parmentier, chef de cabinet du ministre des Travaux publics et de la Reconstruction ; Saccasyn, chef de cabinet adjoint, et Dumont, attaché.

(« La Lanterne ».)

**Le Brussels
rendez-vous
1959**



Deux Hôtesses du Monde n'ont pu résister à l'attrait du Bois de la Cambre et fixent sur la pellicule cette précieuse vision.

(Photo Haine)

NOS MOTS CROISES

SOLUTION DU N° 4

1.	C	H	A	P	E	L	L	E		D	
2.	H	A	L		V	U	E		H	O	
3.	A	U	S		E		M	A	O		
4.	S	T	E	R	R	E	B	E	E	K	
5.	T	E	M	P	E	R	E		I	I	
6.	R	C	B			P	E	R	L	E	
7.	E	R	E	S		S	K	I	A		
8.		O	R	A	N				C	A	L
9.	L	I	G	N	E			C	I	R	E
10.	I	X		D	E	T	E	N	T	E	

HORIZONTALLEMENT

1. Celui de la Liberté est situé en face du presbytère de Nil-Saint-Vincent. — Mère de sainte Gertrude, elle fonda, sur les conseils de saint Amand, l'abbaye de Nivelles.
2. Une des perles du Brabant; sa magnifique église Saint-Léonard commencée au XIII^e siècle ne fut complètement achevée qu'au temps de Charles-Quint. — Rivière qui prend sa source dans le bois des Capucins, près de Tervuren.
3. Retourné : article. — Célèbre chimiste belge, natif de Louvain.
4. Chirurgien français.
5. Commune près de Grand-Bigard, renommée pour ses arbres fruitiers. — Le Bois de la Cambre en comprend une.
6. Abréviation de docteur. — Ancien belge établi entre la Dyle et la Meuse.
7. Ladreries. — Pronom.
8. Nom indigène de l'Estonie.
9. Commune à la limite du Brabant. — Prairie.
10. Dispute. — Ses tapisseries ornent la basilique de Hal.

PROBLEME N° 5

1.										
2.										
3.										
4.										
5.										
6.										
7.										
8.										
9.										
10.										

VERTICALEMENT

1. Sainte du XII^e siècle vénérée à Forest. — Figure dans les armoiries du Brabant.
2. Sœur de sainte Gudule, sa châsse est conservée à Saintes. — Fleuve d'Italie.
3. Commune du Brabant, près de Nivelles. — Dans Winksele.
4. La Woluwe en est un. — Phonétiquement : vieux. — Fleur.
5. Château d'Elewijt où résida Pierre-Paul Rubens. — Pronom.
6. Son sanatorium Lemaire y reçoit les malades.
7. Prénom russe. — Affaibli.
8. De bas en haut : niais. — Fin de verbe. — Ville de Belgique.
9. Règle. — Celui de Nivelles présente la forme d'un quadrilatère au centre duquel s'élève une élégante fontaine du XVI^e siècle.
10. Légumineuses. — Engages des pierres ensemble, en bâtissant.

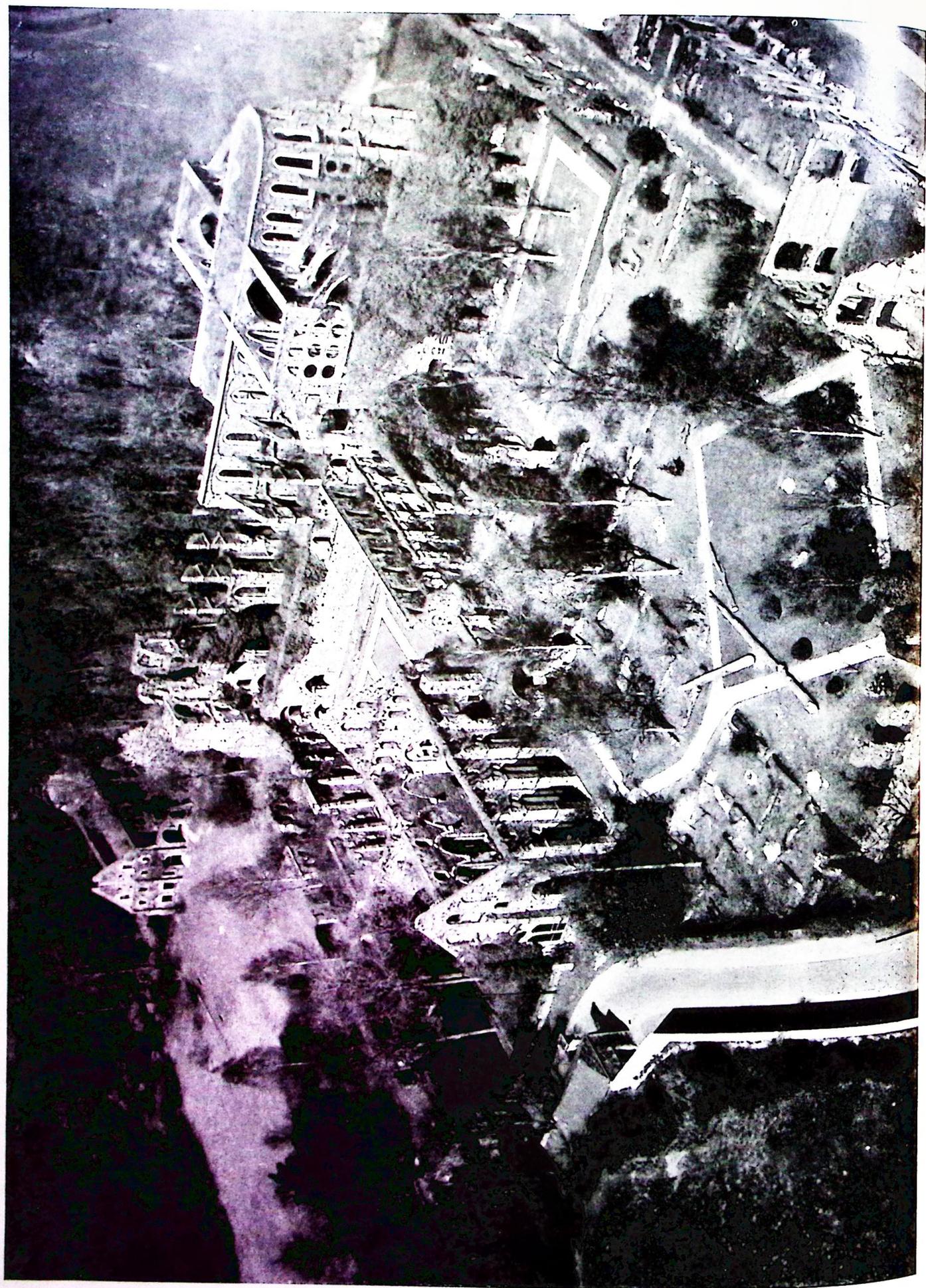
PIERRE LAURENT.



VILLERS-LA-VILLE — Les hôtesses du Monde ont été impressionnées par la beauté de l'architecture de la nef de l'église de l'abbaye. Aussi les appareils photographiques ont-ils opéré sans arrêt.

(Photo Haine)

Le Brabant vu du ciel...



VILLERS-LA-VILLE - Empreintes dans la route N. 130 pour attendre les 40000 tonnes de cette abbaye restaurée.